

mérite lui soit rendue, pour qu'on lise et connaisse Brasillach, il faut que ses admirateurs tentent de partager leur enthousiasme. Ce beau petit livre illustré les y aidera. Editions Pardès 44 rue Wilson F-77880-Grez-sur-Loing France. Il paraît qu'on attend un « Céline » dans la même collection, qui comprend déjà un « Joseph de Maistre », un « Béraud », un « Guénon » et un « Evola », dont il a déjà été question ici. Saluons donc une initiative d'éditeur vraiment non-conformiste !

Altair, n°126, Noël 2005

BRASILLACH par Philippe d'Hugues

A qui n'aurait jamais lu Robert Brasillach, écrit Philippe d'Hugues, il faut sans hésiter conseiller de l'aborder par *Notre avant-guerre*, son chef-d'œuvre. Un livre qui contient en substance toute sa vie et toute son œuvre. Une œuvre considérable, au charme insistant, interrompue par une mort tragique à 33 ans. Elle fut saluée par Roger Nimier, Michel Déon, Jean Paulhan, Georges Simenon, Benjamin Crémieux, Jean d'Ormesson, Patrick Besson et beaucoup d'autres. Dans le nombre limité de pages imposé par la collection qui le publie, Philippe d'Hugues réussit la gageure de tout dire, avec autant de mesure que d'intelligence historique, du destin énigmatique et de l'œuvre de Brasillach. Critique littéraire, théâtral et cinématographique, romancier délicat et sensible, chroniqueur prolixe, journaliste, poète (*Poèmes de Fresnes*), il fut l'écrivain le plus doué de sa génération. Rien ne pouvait laisser prévoir chez « cet amoureux du bonheur de vivre » (Anne Brassié) qu'un jour, happé par les fureurs et le tourbillon de son époque (après 1936 et 1940), il deviendrait le chantre inattendu d'un fascisme rêvé, confondu avec le romantisme de la jeunesse, sans grand rapport avec la réalité du fascisme. Condamné à mort, il fut exécuté le 6 février 1945. On lui reprochait ses articles politiques de 1941 à 1944 dans *Je suis partout et Révolution nationale*. Pourtant, comme le souligne son biographe, ces articles ne représentent qu'une part infime de ses écrits. Dans les douze volumes de ses œuvres complètes au Club de l'Honnête Homme, ils ne représentent que la moitié du douzième volume. Les romans eux-mêmes, sauf peut-être *Les Sept Couleurs* (1939), sont exempts de toute allusion politique et n'ont strictement aucune tonalité « fasciste », contrairement à ceux, par exemple de Malraux. C'est dire

l'énigme d'un destin hors du commun que cerne à la perfection son biographe.

Dominique Venner, *La Nouvelle Revue d'Histoire*, n°22, janv.-fév. 2006

ROBERT BRASILLACH

Une chaîne de critiques amis n'a cessé d'accompagner Robert Brasillach et d'entretenir sa mémoire. Après Jean Madiran, Bernard George, Anne Brassié, François Brigneau, d'autres encore, voici Philippe d'Hugues avec un livre dense, ardent, d'une information parfaite.

On ne peut penser sans dégoût à la haine fanatique qui obtint la mise à mort du jeune écrivain le 6 février 1945. Haine toujours vivace puisque des « intellectuels » prendraient volontiers place, aujourd'hui encore, dans le peloton des fusilleurs. Cela écoëure. Revient à la mémoire le mot d'un personnage de la *Chronique du règne de Charles IX* : « Je ne suis pas le premier Français tué par un frère...et je ne crois pas être le dernier. »

Malgré ce sang qui éclabousse (avec bien d'autres) ce moment de notre histoire, quand on pense à Brasillach on évoque aussitôt l'émerveillement de la jeunesse et le goût du bonheur qui illuminent son œuvre, une œuvre toujours vivante. Il avait comme on sait, une activité prodigieuse : une trentaine d'ouvrages, dont certains d'une ampleur considérable, écrits en quatorze ans. Le titre qui domine, il me semble c'est *Notre avant-guerre*, livre qu'on ne peut lire sans l'aimer. Ce sont les mémoires d'un homme qui a à vécu à Paris, l'École normale, la découverte de la vie et de « la ville sacrée », les premiers travaux, les premiers voyages. Tout l'intéresse passionné-ment, tout l'amuse. Il sent ce que chaque instant a de précieux, et nous le fait revivre, comme par magie (un mot qu'il aimait à appliquer à Georges Méliès ou René Clair, ces deux enchanteurs). Ce temps est bien lointain. On commence alors à ne plus porter de chapeau et de col dur, on écoute la T.S.F. et le phono à manivelle avec ses disques 78 tours. Il y a des tramways dans Paris, et Vaugirard est « un faubourg charmant et provincial », où le square Saint-Lambert et le Lycée C. Sée remplacent l'usine à gaz. Le livre qui fait scandale, c'est *L'Amant de lady Chatterley*. Monde d'avant le déluge, mais, fixé dans ces pages heureuses et drôles, il nous est fraternel.

Si on referme le livre un instant, on s'interroge : comment se fait-il que ces années entre les deux guerres soient encore virulentes, que les querelles qui les agitaient gardent l'air présent, quand fascisme et communisme sont morts ? Sans doute ce maintien d'une vie est artificiel, mais reste qu'il s'agit, avec la guerre et ses suites (la décolonisation, l'Europe qui ne compte plus), de notre dernière aventure historique. Maintenant, nous sommes en marge, dans les limbes. Se fixer sur ce passé nous donne une illusion de vie.

D'une certaine manière, des livres comme *L'Histoire du cinéma* (en collaboration avec Maurice Bardèche) ou *Animateurs de théâtre* relèvent de cette chronique mémoriale. Ils ont gardé tout leur intérêt, et les spécialistes continuent de les consulter pour leur information sûre, leur sensibilité, leur intelligence. Il faut dire que pour les deux arts, le moment est d'un grand éclat : au théâtre, Copeau, Pitoëff, Jouvet, Baty, avec pour auteurs Claudel et Giraudoux, sans compter Pirandello et les classiques. Le cinéma est tout neuf, plein de vie, de génie et d'audace dans tous les pays d'Occident.

On retrouve les qualités qu'on vient de dire dans les critiques de Brasillach, qui s'y exerce très tôt. Il tient le feuilleton de *L'Action française* à vingt-deux ans. Très pénétrant, très curieux des jeunes auteurs dont l'époque est particulièrement riche, notre dernier grand siècle, sans doute, il sait donner envie de lire le livre dont il parle, don essentiel du critique. Il a fait aimer Supervielle et Marcel Aymé, Simenon, Giraudoux, Colette... Comme les autres, il a bien sûr sa tache aveugle. Il reste froid, malgré toute son intelligence, devant Drieu, Chardonne ou Malraux. Cocteau le gêne : il voit très bien que, derrière la parade, il y a un vide, une absence de secret, au cœur des *Enfants terribles* ou de *La Machine infernale*. Dans son *Corneille*, il fait découvrir le poète jeune et insolent, il montre la grandeur d'*Attila* ou de *Suréna*. Mais on sursaute de le voir grimacer devant *Horace* et trouver dans *Cinna* « la dernière tragédie de collègue ». Ces chicanes n'empêchent pas de reconnaître qu'il fut, avec Jaloux, Arland et Thibaudet, un des meilleurs critiques de son temps.

Romancier, son art évolue et mûrit avec l'expérience. *L'Enfant de la nuit* restitue un Paris populaire et poétique qui fait penser aux premiers films de René Clair, avec des images tendres et cocasses. Le Roussillon de l'enfance et le Maroc revivront dans d'autres

romans. Le meilleur à mon sens, *Six heures à perdre*, ne sera publié qu'en 1953. Il se situe dans le Paris en grisaille de l'Occupation, avec ses privations, la méfiance, les micromacs divers, le marché noir et les aventures politiques. Tableau d'une lucidité et d'une intelligence extrêmes ; et on n'oublie pas la mystérieuse Marie-Ange.

Brasillach est poète. Comme traducteur dans *l'Anthologie de la poésie grecque* et dans les *Poètes oubliés*, mais aussi poète lui-même comme le révéla un mince recueil en 1944.

*Tu viendras comme un soir sur les bassins obliques
Et ce ne sera pas si triste, chère mort
Nous nous rappellerons de faciles musiques...*

Il évoque ce dernier départ avec sérénité. Je me garde de voir là un pressentiment. C'est simplement la perspective du sort commun. La mort vue comme le voyage dont on ne revient pas, la découverte d'un nouveau monde.

Dans les derniers jours, les *Poèmes de Fresnes*, sur un ton grave et ferme, montrent, comme ses lettres, l'acceptation de la fin imminente, en même temps qu'une élévation vers Dieu, assez bouleversante dans sa simplicité.

C'est une figure noble et inoubliable, même si une censure de l'édition tente aujourd'hui de l'effacer, que fait revivre Philippe d'Hugues avec talent et amitié.

Georges LAFFLY, *Ecrits de Paris*

BRASILLACH, CELINE, SIMENON

La collection « Qui suis-je ? » des éditions Pardès a des mérites qui valent d'être soulignés. A commencer par une constante qualité d'écriture et le sérieux de la documentation. Avec cela, une iconographie toujours bien choisie et une liberté de ton et d'esprit tout à fait réjouissante.

Pas de langue de bois, pas de soumission aux impératifs de la pensée unique. Chacun des ouvrages offre ainsi, sous une forme ramassée, l'essentiel de ce qu'il faut savoir d'un auteur abordé le plus souvent sous un angle original. Si on précise que ces petits livres sont, de surcroît, vendus à un prix abordable, on conviendra que leurs atouts ne sont pas minces. J'ai du reste, dans ces colonnes, souvent dit tout le bien que j'en pensais.

Trois volumes consacrés respectivement à Brasillach, Céline et Simenon viennent

confirmer de façon éclatante ces qualités. Point commun à ces trois écrivains, outre une notoriété qui a déjà inspiré, sur chacun d'eux, plusieurs essais, une propension à sortir, au moins dans le domaine politique, des sentiers battus.

Un non-conformisme que le premier paya de sa vie le 6 février 1945, le second de l'exil. Quant au troisième, il eut, lui aussi, quoique de façon plus bénigne, maille à partir, en 1944, avec les épurateurs. C'est assez dire qu'il s'agit de sujets à prendre avec des pincettes – ce dont n'ont cure, Dieu merci, leurs biographes. A l'inverse, tous trois entendent réagir contre les calomnies et les légendes trop longtemps colportées. Ce qui fait de leurs essais de salutaires mises au point.

Le **Brasillach** de Philippe d'Hugues est, à cet égard, caractéristique. Il témoigne de la volonté de rectifier les erreurs, volontaires le plus souvent, qui défigurent à la fois l'homme et son œuvre. Singulièrement, de répondre au tissu d'incompréhension et de calomnies qui constitue la matière même d'*Intelligence avec l'ennemi. Le procès Brasillach*, le livre que l'Américaine Alice Kaplan consacra au début des années 2000 à l'auteur des *Sept Couleurs*.

Plus généralement, l'auteur s'insurge à juste titre contre la sournoise évolution d'une critique qui a commencé par dissocier l'homme (un « salaud », au sens sartrien) de son œuvre pour finir par décréter que celle-ci, pas plus que celui-là, ne méritait d'être sauvée.

Une entreprise concertée aboutissant à une déformation systématique et à l'oubli d'un écrivain qui occupe pourtant une place éminente dans le paysage littéraire français du XX^{ème} siècle. Elle lui inspire une sainte colère. Et un portrait qui est en même temps une réhabilitation.

Pas de véritable révélation dans une biographie déjà connue grâce à Pol Vandromme qui, dès 1956, lui consacra un *L'homme et l'œuvre*, à Pierre Pellissier (*Brasillach...le maudit*, Denöel, 1989) et surtout à notre amie Anne Brassié (auteur d'un inestimable *Robert Brasillach ou encore un instant de bonheur*, Robert Laffont, 1987).

Philippe d'Hugues met toutefois l'accent sur les constantes parfois antinomiques d'un caractère qui conjugue un certain dilettantisme avec une activité créatrice débordante, un appétit pour tout ce qui touche à la littérature et à l'art, théâtre, cinéma. Sans compter les vacances, les voyages professionnels et d'agrément, le temps consacré à l'amitié.

Dans les années de formation et jusqu'à juin 1937 où le retrait de Pierre Gaxotte le propulse à la tête de *Je suis partout*, la politique ne joue dans la vie et dans l'œuvre de Brasillach qu'un rôle accessoire. Nous sommes loin de la caricature du nazi écumant de la haine que veulent accrédi-ter ses adversaires. Ses choix sont d'abord des choix esthétiques.

Pour qu'ils se transforment en engagement effectif, « il ne faudra rien de moins qu'une guerre malencontreuse, suivie d'une défaite aux allures de catastrophe nationale, puis l'expérience de la captivité et, enfin, le choix – raisonné, d'abord, sentimental, pour finir – de la collaboration franco-allemande et du rêve européen. »

Sur un épisode bien précis, la nomination en 1941 du romancier, poète, essayiste, journaliste et critique au commissariat au cinéma nouvellement créé par Vichy et sur sa démission, l'auteur apporte des précisions qui battent en brèche les assertions « effrontées » d'Alice Kaplan.

Il insiste aussi sur le fait qu'au plus fort du combat politique, le journalisme ne l'avait pas éloigné des belles lettres. En témoigne son abondante production des années 1940. En 1944, peu avant la Libération, il travaillait encore à son *Anthologie de la poésie grecque*.

Aux romans, auxquels Brasillach doit surtout sa réputation, Philippe d'Hugues consacre des analyses d'une grande finesse. Ainsi *Comme le temps passe*, que je considère, pour ma part, comme le roman le plus abouti, fait-il l'objet de parallèles éclairants avec Proust, Joyce et Faulkner. Et la comparaison des *Captifs*, roman incomplet, avec le *Gilles* de Drieu ou *La Lutte finale* que Rebatet conserva dans ses cartons apparaît des plus pertinentes.

Le critique impressionniste, dans la lignée de Jules Lemaître et d'Edmond Jaloux, ses jugements sur Bernanos, Fraigneau, Robert Poulet, ou, plus surprenant, sur Queneau dont il prise *Un rude hiver* et *Pierrot mon ami*, sa passion de la littérature et son *Corneille* qui n'a pas vieilli, tout cela est passé au crible avec une perspicacité et un souci de justesse que l'on retrouve dans les chapitres consacré au spectateur de théâtre et de cinéma, au chroniqueur et au poète.

Quant aux écrits proprement politiques, ceux pour lesquels il sera condamné, ils constituent une part infime de son œuvre. L'auteur qui n'élude rien des positions anticomunistes et antisémites de Brasillach (il rétablit toutefois la vérité sur l'interprétation à donner de la fameuse phrase « il faut se séparer des juifs en bloc et ne

pas garder de petits », si souvent séparée de son contexte), le rappelle à juste titre : « *Brasillach a été fusillé pour une demi-douzaine de phrases malheureuses et quelques autres violentes à l'excès, bref, pour un délit d'opinion qui, en temps normal, aurait valu à son auteur quelque mois de prison.* »

Voilà pourquoi il fallait écrire cet essai. Il réhabilite avec brio le poète de *Bérénice*, le lettré boulimique de littérature, l'écrivain chaleureux et pathétique. Il cloue le bec « aux sectaires bornés et aux aveugles volontaires. »

Les admirateurs de **Brasillach** sont rarement les mêmes que ceux de **Céline**. Entre les deux écrivains, pas de véritable point commun, hormis des prises de position politique voisines. On se souvient même, et surtout, d'appréciations réciproques peu amènes. Philippe d'Hugues note pourtant que *L'école des cadavres* et *Les Beaux draps* exercèrent une influence sur le chroniqueur et le pamphlétaire.

(...)

La vie de Georges **Simenon** est en elle-même un roman. Né à Liège en 1903, quasiment une décennie après Céline et six ans avant **Brasillach**, disparu en 1989, le père de Maigret a traversé le siècle en laissant une œuvre considérable par la quantité des romans publiés, sous son nom ou sous une vingtaine de pseudonymes. Son centenaire, en 2003, fut marqué par plus d'une centaine de manifestations, dans sa ville natale et ailleurs, et par son entrée dans la Pléiade. Il n'est, pour un écrivain, consécration plus éclatante – même s'il est permis de le déplorer avec l'ami Georges Laffly...

(...)

Les livres propos de P.-L. Moudenc, Rivarol n°2751, 17 février 2006

LE LIVRE DE LA HAINE (2005) et UNE GRANDEUR IMPOSSIBLE (2005)

Si *Le livre de la haine*, qui collecte toutes les notes écrites en marge des *Hauts Quartiers*, n'ajoute rien à l'herbier de Paul Gadenne, il en va tout autrement d' *Une grandeur impossible*, qui résume à elle seule toute la pensée et l'action de **Brasillach**.

Malgré une préface un peu floue et il faut le dire, peu engageante, de Didier Sarrou, « L'homme nu », qui tente d'établir un pont final entre les deux poètes romanciers, tente de déchiffrer et d'expliquer l'antisémitisme de Gadenne de 1946 à 1955, (de l'exécution de Brasillach jusqu'à cette fameuse exposition à Paris sur la découverte de l'Holocauste), et pourquoi ce brusque revirement. En

préambule, que Brasillach ait été condamné à être fusillé, Gadenne ne discute pas de cela : il est en désaccord, avec ses idées politiques (bien qu'immortalisé et évoqué sous les traits d'Hersent dans *La plage de Scheveningen*).

Après Hersent, il précisera et affinera sa pensée : que Brasillach est et reste l'incarnation de cette Europe humaniste qui a basculé soudain dans le mal absolu. Il faut, toujours selon Gadenne, « pouvoir montrer aux juges ces pages de jeunesse, leur montrer l'autre Hersent. » « Qu'ils instruisent un vrai procès, sans chercher à faire de Brasillach un bouc émissaire. »

En 1952, Gadenne se demande encore si Brasillach mérite le qualificatif de traître. C'est la raison pour laquelle il n'a pas envoyé les deux lettres, qu'il a écrites à Julien Benda et à Brasillach lui-même en fin 1944. A Benda : « - Peut-on être traître sans le savoir ? ». A Brasillach : « - Il faut tout de même de la conscience pour faire un vrai crime », lui vaut des circonstances atténuantes. Gadenne nous dit avoir un pincement au cœur, au moment où Brasillach va être fusillé, parce qu'il est dépouillé de ses oripeaux sociaux, et idéologiques.

La deuxième partie de l'ouvrage rassemble tous les textes non destinés à la publication : la fameuse exposition de 1955, véritable hymne aux Résistants et déportés, « *carrefour de toutes les douleurs* », « *chemin de croix* » invectives sur l'humiliation subie « *par nos frères* », admonestation sur la « *honte et le malheur d'être un homme, méconnu, nié, ravalé au plus bas* », document intéressant au niveau du reniement pénultième. Les deux lettres non parvenues à Benda et à Brasillach, un hommage à Drieu (1945), bel hommage bien qu'il lui préfère « *Brasi mené au poteau et refusant le bandeau sur les yeux* », et à Montherlant (1946), ses maîtres, Stendhal, Barrès, ses élèves, Drieu et Malraux, en qui il voit « *l'apogée du courage individuel* ». Un extrait des carnets, une note sur la représentation de *Huis-clos*, de Sartre, « *l'enfer selon Sartre* », dont Brasillach avait parlé en 1939 dans *L'Action Française*. Le « *dialogue des morts* » ici comparé à Saint-Augustin : « *L'enfer, c'est toujours un paradis perdu* ». La *nausée* démontre, selon Gadenne, la supériorité de l'univers de Kafka, et la faiblesse de celui de Camus. Le discours de Gap (1936), qui rassemble en un bouquet printanier un hommage mêlé à Giraudoux, Virgile, Dante, Montaigne, Racine, Pascal, Thomas Hardy, Proust, Dostoïevski et Valéry. Sur le thème de l'introspection et de la réclusion, cet essai n'est, de l'aveu de l'auteur, qu'« *un petit délassement digestif* et

sans danger pour les après-midi de dimanche ». Une maîtrise sur Proust (1930), écrite à Louis le Grand.

Faut-il sauver l'humanité ? (1951), est une douche froide en compagnie de Joyce, Bekett, Joppolo, Audiberti, Genêt. *Masques & Personnages* (1952), rend hommage à Pirandello, et aux Pitoëff, si chers à Brasillach, qui révélèrent l'un et l'autre dans l'entre deux guerres à Paris. Ainsi qu'à Ramuz, et Maupassant. *Romanciers en enfer* (1952), seuls s'y sont risqués, Vailland, Cesbron et Zola, ainsi que Van der Mersch, « ce Zola catholique ». On sait que Vailland tendit par deux fois à Brasillach, les barreaux de l'échelle.

Joël Laloux

HENRI POULAIN : « ENTRE CELINE ET BRASILLACH »

Le Bulletin Célinien, animé par Marc Laudelout, publie *Entre Céline et Brasillach*, ouvrage comportant un témoignage inédit d'Henri Poulain, qui a eu le privilège d'être l'ami des deux hommes.

Un mot d'abord sur Henri Poulain (1912 – 1987). Militant royaliste dès le lycée, il devient journaliste très jeune. En 1937, Robert Brasillach le fait entrer à *Je suis partout*, où il aura l'occasion d'interviewer les célébrités du monde des lettres, des arts et du spectacle. Il collabore également, en tant que critique dramatique, à divers journaux de droite, dont *Gringoire*, *Le Petit Parisien*, et durant l'Occupation au *Cri du peuple*, à *La Gerbe* et à *La Révolution nationale*.

A la Libération, il s'exile en Suisse pour fuir les fureurs de l'Épuration gaullo-communiste. Les épurateurs le condamnent néanmoins par contumace aux travaux forcés à perpétuité. Condamnation évidemment injuste puisque, en 1952, décidant de se présenter de son plein gré devant la justice française, Henri Poulain est purement et simplement acquitté. Six ou sept ans plus tôt il aurait risqué le peloton d'exécution...

A partir des années soixante, il recommence une carrière de journaliste à *La Tribune de Genève*, où il signe « d'une plume alerte et acidulée », des chroniques théâtrales et littéraires. Au (***) hommage : « Nous ne verrons plus sa casquette au détour d'un couloir de la Tribune. C'est un témoin plein de finesse, d'esprit et d'amitié du Paris Lumières qui a quitté notre vie. Notre vie, mais pas notre mémoire. »

Henri Poulain est un des rares intimes de Céline dont l'auteur de *Féeries pour une autre fois*, qui n'avait pas la bienveillance pour principale vertu, ne dira jamais de mal. Au contraire : « nous avons toujours été en grande sympathie », confiera-t-il à un ami commun, peu avant sa mort.

Henri Poulain avait fait la connaissance de Céline, pour lequel il professait une vive admiration, en 1936, au dispensaire de Clichy, où pratiquait le docteur Destouches. Jusqu'en 1944, les deux hommes se fréquenteront et s'écriront régulièrement. Ce qui nous vaut de portraits peu conventionnels du père de Bardamu. Il est vrai qu'avec ce dernier, rien n'est jamais conventionnel.

(...)

La relation entre Céline et Robert Brasillach, deux hommes aux personnalités très différentes, voire opposées, commença sur un malentendu. Le 22 décembre 1932, Léon Daudet salue avec enthousiasme, dans l'hebdomadaire *Candide*, la parution du *Voyage au bout de la nuit* : « Voici un livre étonnant, appartenant beaucoup plus, par sa facture, sa liberté, sa hardiesse truculente, au XVI^e siècle qu'au XX^e, que d'aucuns trouveront révoltant, insoutenable, atroce, qui en enthousiasmera d'autres et qui, sous le débraillé apparent du style, cache une connaissance approfondie de la langue française. »

Robert Brasillach, titulaire de la Causerie littéraire de *l'Action française*, contrairement à la plupart de ses confrères, ignore le *Voyage*, ce livre « dont tout le monde parle ». En revanche, il consacre un article élogieux à celui de Guy Mazeline, *Les loups*, qui, contre toute attente, ravira quelques semaines plus tard le Goncourt à Céline. Epris de classicisme et de cadence latine, les goûts littéraires de Robert Brasillach le portent beaucoup plus vers Colette, Giraudoux ou Alain Fournier. Après avoir lu *Le Voyage*, qui l'a malgré tout impressionné, il écrira à Maurice Bardèche : « Je crois que c'est un dénommé Céline, auteur du *Voyage au bout de la nuit*, qui aura le prix Goncourt. C'est un six cent pages, écrit en argot, avec beaucoup de littérature, mais sympathique, et avec des choses bien pleines, bien drues et bien gaillardes. Ce n'est pas de la littérature (et ça en est, hélas) avec tout ce que ça comporte d'éloge et de blâme (...). Je le trouvais très bien comme (***) et que Valéry n'en dort plus, je trouve qu'on exagère. »

Jean Cochet, *Présent*, 11 octobre 2003

ENTRE CELINE ET BRASILLACH

Brasillach, le tendre, le chantre de la jeunesse, de l'amitié, de la beauté, nourri de culture gréco-latine, nostalgique du temps qui passe, écrivain au génie foudroyant... Céline, pleurnichard et révolté, toujours furieux contre le monde entier, à la phrase cassée et au style désordonné, brillant plus par ses procédés que par son génie... Deux hommes on ne peut plus dissemblables qui sont pourtant souvent mis dans le même sac comme « écrivains collaborationnistes ». Quelles furent leurs relations ? Que pensaient-ils l'un de l'autre ? Cet ouvrage tente de répondre à la question. Nous avons d'abord le témoignage d'Henri Poulain, qui fut secrétaire de rédaction de « Je suis partout », ami de Brasillach et admirateur de Céline. Et ensuite une longue étude de Marc Laudelout qui démontre que les deux hommes ne s'aimaient pas, même si parfois ils s'efforcèrent d'être aimables... Une troisième partie nous offre quelques textes intéressants et peu connus : Un article de Brasillach intitulé « De l'obscénité dans l'art » qui condamne directement Céline : « Il y a un conformisme de la grossièreté comme il y en a un de la pudeur, et ni l'un ni l'autre n'ont rien à voir avec la création et l'indépendance véritables. » Puis une lettre de Brasillach à Henri Poulain. Un article de Poulain sur « Notre avant-guerre ». Et enfin une bibliographie bien fournie. Tout cela est fort intéressant et agréable à lire. (Edition du bulletin célinien, BP 70 B – 1000 – Bruxelles 22.)

Altair n°118, Noël 2003

DANS LA MELEE DU XX^e SIECLE ROBERT POULET, LE CORPS ETRANGER

Ce livre raconte la vie d'un écrivain belge né en 1893, Robert Poulet, polémiste puissant, condamné à mort en 1945, mais décédé... en 1989, à Paris.

Différentes facettes de notre histoire politique et littéraire contemporaine sont explorées : années 30, guerre de 40, occupation, collaboration, répression, *question royale*...

C'est avant tout une réflexion sensible sur les ressorts d'un destin particulier, avec ses illusions, sa vanité et ses drames.

Derrière l'écrivain-romancier, essayiste, critique, témoin privilégié de son temps, l'effrayant XX^{ème} siècle, l'auteur a cherché l'homme dans la cohue des hommes.

Basée sur des documents inexploités à ce jour, voici une biographie qui a pris la forme d'une enquête passionnante et bouscule parfois les analyses habituelles.

Une étude inédite sur un sujet tabou. Préface de Jean Vanwelkenhuyzen.

Jean-Marie Delaunoy est licencié-agrégé en Histoire de l'Université catholique de Louvain et en Journalisme de l'Université libre de Bruxelles. Il est l'auteur de *De l'Action catholique à la collaboration*. José Streeel, paru en 1993 chez Legrain-Bourtembourg.

LES ANARCHISTES DE DROITE

(...) Et M. Aymé précise à propos des règlements de compte de la libération : « Pas un bourgeois résistant, pas un écrivain de tradition dreyfusarde qui se soient émus de ces crimes crapuleux perpétrés sous des prétextes patriotiques. » Quant à Céline, il remarque, dédaigneux : « Dans vingt ans, tout sera frites et poussière. Défilés et cimetières... noms de rues... plaques rouillées... buée sur merde... Quelle passion perdue ! »

Et Anouilh, qui s'efforça de sauver Brasillach, ironise ainsi : « La ligue des Droits de l'Homme est très inquiète. Elle se demande tous les jours avec angoisse si on en fusille assez. »

En effet, si les causes défendues par les progressistes depuis plus de quarante ans ont changé, le terrorisme idéologique qui est leur arme favorite, lui, est demeuré le même ; et des propos de l'épurgateur C. Morgan (sept. 1944) - « Qu'on n'essaye pas de nous apitoyer sur le sort d'un Maurras, d'un Montherlant, d'un Giono, d'un Brasillach, d'un Morand (...) L'indulgence envers eux serait une faiblesse et un crime. » - à la vindicte policière beaucoup plus récente des antifascistes Lévy et Ory, qui les conduisit à dresser une liste infamante des écrivains qu'ils considèrent non seulement comme des adversaires idéologiques, mais aussi comme des parias de la société, voir les noms précités et ceux de Céline, Nimier, Anouilh, Aymé, etc., en passant par les déclarations des écrivains « engagés » des *Temps modernes* (oct. 1945) - « L'écrivain n'a aucun moyen de s'évader (...) il est « dans le coup », quoi qu'il fasse, marqué, compromis, jusque dans sa plus lointaine retraite. » - la ligne de pensée demeure la même : exclusion de tout ce qui n'est pas naïvement finaliste et révolutionnaire, refus sans examen sérieux de tout ce qui peut remettre en question l'image (idyllique) d'un progressisme démocratique tour à tour généreux et vengeur, moralisateur et affairiste, mais de toute façon incontournable, nous dit-on.

Les anarchistes de droite par François Richard, Presses universitaires de France, 1997.

PRESENCE DE JOSE ANTONIO

Présenté par Olivier Grimaldi, président du Cercle Franco-Hispanique (BP 337/16, 75767 Paris cedex 16), ce recueil de textes comprend quelques contributions intéressantes qui permettront de rappeler ou de mieux comprendre l'intérêt que portera **Brasillach** à une Espagne alors en proie à la guerre civile et dont le camp des nationaux fut fortement imprégné par la pensée du fondateur de la Phalange. Il en sortira deux textes connus : *Les Cadets de l'Alcazar* (1936, avec H. Massis) rebaptisé *Le Siège de l'Alcazar* lors de sa réédition (1939), et une puissante *Histoire de la guerre d'Espagne* (1939, avec M. Bardèche). Notre ARB Pierre Sidos souligne, dans « José Antonio Primo de Rivera, chantre de la jeunesse », l'inspiration fasciste de la Phalange espagnole des JONS et du parti franciste de Marcel Bucard, dont les chefs se rencontreront brièvement, fait souvent ignoré, en janvier 1936, peu avant la mise hors la loi des deux mouvements (en mars pour la Phalange, en Espagne, et en juin pour le parti franciste, en France). José Antonio sera fusillé le 20 novembre 1936, après une procédure sommaire qui n'est pas sans rappeler celle du procès de **Brasillach**. Et P. Sidos d'évoquer ses souvenirs de détenu politique, en 1945, dans un camp alsacien : « J'étais l'un d'entre eux. Affamés et transis, sans nouvelles de l'extérieur, presque sans possibilités de lecture, certains trouvèrent une échappatoire, qu'ils communiquèrent aux autres, dans l'évocation de la guerre d'Espagne, en rappelant que **Robert Brasillach** avait justement écrit dans *Les sept couleurs* : « Les hommes de ce temps auront trouvé en Espagne le lieu de toutes les audaces, de toutes les grandeurs et de toutes les espérances ». »

Jean-Claude Valla, « José Antonio : de la droite conservatrice au national-syndicalisme », relève quant à lui l'influence du fondateur de la Phalange jusque chez les jeunes militants de « la classe 60 » ; un article qui débute par un clin d'œil au Poète de Fresnes : « Je m'intéresse à José Antonio depuis l'époque où j'étais jeune étudiant à Lyon. En couverture d'un bulletin nationaliste qui avait pour titre *Les sept couleurs*, en hommage à **Robert Brasillach**, (...) ».

A noter également, les textes de Philippe Conrad sur la Seconde République espagnole, ou d'Arnaud Imatz, auteur d'une incontournable étude sur José Antonio et la Phalange espagnole : « La troisième voie José-antonienne ».

Présence de José Antonio, 1936-2006, du mythe fasciste à la vérité historique, Document pour l'Histoire, éd. Déterna, 2006. (21 €)

BIBLIOGRAPHIE GENERALE DES DROITES FRANCAISES

Quelques semaines avant que certains de ses amis lui consacrent un volumineux *Liber amicorum* (298 pages en petits, très petits caractères), Alain de Benoist qui aime bien surprendre son public, a publié les deux premiers tomes de sa *Bibliographie générale des droites françaises* qui doit en comporter quatre, quand auront paru deux autres volumes prévus pour cet automne. Là encore, l'auteur travaille dans l'ambitieux : mille pages pour l'ensemble des deux premiers volumes ; lesquels sont consacrés chacun à huit auteurs : Arthur de Gobineau, Gustave Le Bon, Edouard Drumont, Maurice Barrès, Pierre Drieu la Rochelle, Henry de Montherlant, Thierry Maulnier et Julien Freund, pour le premier ; Georges Sorel, Charles Maurras, Georges Valois, Abel Bonnard, Henri Béraud, Louis Rougier, Lucien Rebatet et **Robert Brasillach** pour le second. La préface générale est éclairante, tant sur la notion même de droite que sur la passion de la bibliographie, science annexe indispensable à la critique littéraire comme à la vie quotidienne de tout esprit un peu curieux. Avoir sans cesse sous la main ces deux premiers volumes est une obligation, tant ils éveillent à chaque page cette soif de connaissance qui est l'apport le plus précieux de l'auteur de *Vu de droite* à l'indispensable confrontation des idées. Le fait même de publier une bibliographie évoque fort bien cette continuelle marche dans la forêt des livres, grand raid intellectuel qui conduit à des nuits sans sommeil et à des choix sans illusion. Pour commenter ces gros bouquins dont chaque ligne est une information (et que serait notre démarche sans une perpétuelle formation, une école que Nietzsche voulait « rude » et que de Benoist a créé « nouvelle » ?) il est une méthode qui a toujours été la mienne devant une telle entreprise intellectuelle : je vais droit à ce que je connais le mieux (ou le moins mal). J'ai donc lu et relu le chapitre Drieu la Rochelle. Et j'ai été de découverte en découverte. J'ignorais que *L'homme couvert de femmes* avait été traduit en japonais, *Une femme à sa fenêtre* en tchèque, *Le feu follet* en catalan, *Socialisme fasciste* en russe ou *Mémoires de Dirk Raspe* en grec ! Anecdotique mais révélateur. J'ignorais tout des 94 mémoires et thèses universitaires sur Drieu (on va bientôt dépasser la

centaine !) dont la plupart sont éclairants pour un écrivain que l'on dit maudit et même oublié. A quoi il faut ajouter 75 ouvrages parus en librairie. Ces seuls exemples prouvent l'intérêt de ces bibliographies et confirment la réputation d'encyclopédiste universel de leur auteur. (35 euros le vol., Dualpha éditions)

Jean Mabire, *Terre et Peuple, la revue*, Equinoxe de Printemps 2004 n° 19

LE RÊVEUR BLESSE AMOURS, GUERRE ET FEMINISME

« Dans cette boîte à la mode de la Rive Gauche devisaient agréablement autour d'un whisky. Le premier s'appelait Charles de Gaulle, et il était le petit-fils de qui vous savez. Le deuxième s'appelait Paul Thorez, et il était le fils de ... qui vous savez aussi ! Le troisième s'appelait Christian de La Mazière, et nul ne pouvait ignorer qu'il avait servi dans la Waffen SS durant la guerre. » C'est l'une des nombreuses anecdotes, l'un des multiples souvenirs de cet homme au destin exceptionnel. Christian de La Mazière a publié, il y a plus de trente ans un très beau livre, *Le rêveur casqué* où, pour la première fois, un homme raconte « l'aventure de ces jeunes Français qui, au nom d'un idéal anticommuniste, allèrent combattre sur le front de l'Est sous l'uniforme allemand ». La fameuse division Charlemagne était née. Aujourd'hui le rêveur est blessé et il nous raconte ses vies multiples. Christian de La Mazière revient sur son témoignage dans le film de Marcel Ophüls *Le Chagrin et la Pitié*, sur ses amitiés : Brassens, Nucera, Audiard ; sur ses références : Céline, Drieu, **Brasillach** ; sur ses amours : Greco, Dalida : C'est superbe. Une fidélité, une verticalité hors du commun. Passionnant. (263 p., Ed. de Falcois)

G. Olibet, *Le nouveau libéral* n° 115, mai 2002

Anthologie de la poésie française

Rien de plus subjectif qu'une anthologie poétique. Celle de Suzanne Julliard n'échappe pas à la règle et il serait vain de discuter ses choix qui n'obéissent, nous assure-t-elle, à aucun a priori théorique ni à aucun parti pris idéologique. Mieux vaut donc insister sur ses qualités, qui sont réelles : faire tenir en moins de 1200 pages dix siècles et quelques cent poèmes représentatifs relève déjà de l'exploit, sauf à rêver d'une impossible exhaustivité. Et son appareil critique- introduction, présentation de chaque siècle, notice sur chacun des auteurs-révèle, outre le sérieux de cette ancienne élève

de Pierre Clarac qui enseigna longtemps au Khâgne au lycée Fénelon, sa passion pour les beaux vers.

De la chanson de Roland à Pierre Seghers, elle déroule le fil d'or de la poésie, s'attardant sur certains écrivains pour lesquels elle nourrit une dilection manifeste : Charles d'Orléans, Ronsard, qui occupe à lui seul quarante pages, La Fontaine et Racine, Chénier, Hugo, Baudelaire, Verlaine et Rimbaud, ce qui ne saurait surprendre.

Quant au XX^{ème}, elle se limite volontairement aux poètes disparus, consciente que seul le recul du temps permet d'assigner à chacun sa juste place. On ne s'étonnera pas d'y trouver tous les « poids lourds », d'Apollinaire à René Char en passant par Péguy, Supervielle. Cocteau ou encore Aragon. Elle y fait une place à Claude Roy, mais pas hélas à **Robert Brasillach** dont les *Poèmes de Fresnes* valent pourtant mieux, à mon sens, que *Les Pas du Silence...* On s'interdira toutefois, pour les raisons dites plus haut, de faire à l'auteur un mauvais procès. Son livre a le mérite de proposer un vaste panorama et d'exhumer des trésors oubliés. Les amoureux de la langue française ne sauraient s'en plaindre !

P. L. Moudenc, *Rivarol*

Cahiers des Amis de Robert Brasillach

Nous avons cinquante fois mentionné cette association qui maintient courageusement, depuis les années cinquante, la mémoire de l'écrivain assassiné. L'activité principale de l'association était la parution de ses fameux « Cahiers » dont les premiers sont très recherchés et atteignent en librairie ancienne des cotes assez étonnantes. Si le dernier « cahier » paru remontait à l'an 2000, le retard est maintenant rattrapé avec la parution des deux énormes volumes intitulés « Brasillach en toutes lettres », et couvrant la période de 2001 à 2004. Plus de huit cent pages de lecture passionnante : un véritable exploit ! Cécile Dugas a recherché les passages les plus significatifs de l'œuvre, les a classés par thèmes et numérotés, comme dans le « dictionnaire politique et critique » de Maurras. Avec deux index, l'un pour les thèmes traités, l'autre pour les noms de personnes citées. Si vous voulez donc savoir ce que Brasillach pensait du catholicisme, de la ville de Tolède, du communisme ou de la femme, ou de centaines d'autres sujets, vous le trouverez en quelques secondes. Un travail magistral, qu'aucun homme de droite un tant soit peu cultivé ne peut manquer de lire, relire et garder précieusement dans sa bibliothèque !

Altair N° 122, Noël 2004

« Une nouvelle "Histoire du Cinéma" »

J'ai lu avec le plus grand intérêt le remarquable ouvrage que MM. Maurice Bardèche et Robert Brasillach viennent de publier chez Denoël et Steele, et qui constitue l'*Histoire du Cinéma* la plus exacte, la mieux documentée et la plus passionnante parue en librairie à ce jour. L'évolution si peu connue du cinéma, « cet art encore embryonnaire, dernier enfant de la vieillesse de l'Europe », est suivie pas à pas par les auteurs, durant les quarante années qui viennent de s'écouler, ses débuts, son développement et ses conséquences étant examinés et commentés avec une rare maîtrise.

Les auteurs ne s'en sont pas tenus à l'exposé des faits. Ils ont à la fois fait œuvre d'historiens sincères et de critiques, et cela avec une sûreté de jugement qui témoigne d'une étude approfondie et d'une connaissance rare du sujet traité. Combien cela nous repose de tant d'élucubrations fantaisistes dont la naïveté ou l'inconscience tendrait à confondre la profession de critique cinématographique avec un métier d'improvisateur !

MM. Maurice Bardèche et Robert Brasillach, tentant, *in fine*, de dégager une conclusion, ont écrit des choses marquées au coin du bon sens le plus rigoureux. Ils se demandent, au sujet du cinéma parlant, « si cette invention était suffisante pour bouleverser toutes les notions du film, et pour nous empêcher de tenir encore à deux mains les simples et rares vérités auxquelles nous pensions avoir finalement abouti. »

Question courageuse et à laquelle hélas ! les faits eux-mêmes et l'expérience se sont chargés de répondre. « Il y a peu d'échecs aussi complets que celui du cinéma parlant, poursuivent les auteurs de l'*Histoire du Cinéma*. Jamais l'impuissance et la pauvreté du cinéma ne se manifestèrent plus complètement. Jamais ses prétentions à la psychologie ne parurent plus ridicules, ses dialogues plus conventionnels, ses personnages plus factices. »

Ils ont raison : la « prodigieuse matière » sur laquelle pouvait travailler le septième art a été gâchée. On n'est arrivé qu'à faire des « comédies filmées ». Et – grief le plus grave qui puisse être retenu contre le cinéma parlant – on a abîmé l'image, on l'a sacrifié ; on a fait table rase de progrès et de connaissances lentement acquis par le muet pour le plaisir de faire tonner, dans les salles obscures, des haut-parleurs électro-dynamiques, générateurs de borborygmes fatigants.

Et rien n'est plus exact que la triste constatation que je trouve à la page 402 de l'*Histoire du Cinéma* : le seul résultat appréciable de l'invention nouvelle sera d'avoir rapproché rapidement le cinéma du théâtre, dont il avait eu tant de peine à s'évader.

Que nous réserve l'avenir ? Dans quelle impasse vont nous précipiter les efforts faits de tous côtés pour doter le cinéma de la couleur et du relief ? Je crains que, de nouveau bouleversé, le septième art soit éternellement condamné à reconstruire sur des bases nouvelles. Les Danaïdes s'installeront-elles à son chevet ? L'avenir nous l'apprendra.

Mais l'*Histoire du Cinéma* de MM. Bardèche et Brasillach apporte à la bibliothèque de l'écran une précieuse contribution. Et cela vaut d'être tout spécialement souligné à une époque où tant de gens écrivent, qui n'ont rien à dire, sur des sujets qu'ils n'ont pas l'honnêteté professionnelle d'étudier. Bourrée de renseignements de tous ordres, ce livre a également le mérite de s'adresser à tous les lecteurs, en une langue colorée, facile, qui en rend la lecture attachante.

Attachante et, surtout... instructive. Et nombreux sont les services qu'il pourra rendre aux critiques, tant au point de vue mnémonique que par la façon heureuse dont il dégage les leçons du passé.

Raoul d'AST, *La Liberté*, 25 janvier 1936. [BnF-Das-Rk.45(2)]

*La vie culturelle sous l'occupation*¹, Pourquoi un nouvel ouvrage sur ce sujet, après ceux d'Hervé Le Boterf, Ragache, Lottman, Ory, etc., après les bourdieuseries de Mme Sapiro, les ouvrages collectifs ou numéros spéciaux de revue des Rioux et Winock, etc. etc. ? S'agit-il pour l'auteur Stéphanie Corcy, une jeune agrégée d'histoire, d'ajouter une pièce à ses dossiers de candidature ? S'agit-il pour l'éditeur de gagner un peu d'argent (sans risque : ouvrage bien moralisateur, vente assurée aux biblio-thèques, C.D.I., et à toutes les entreprises de bourrage de crâne) ?

Oui, pourquoi un nouvel ouvrage quand c'est pour n'avancer que des propos conformes... ou ajouter de grossières erreurs au dossier ? Ainsi Maurice Bardèche, qui s'est gardé de tous les engagements pendant l'Occupation (et tenta de dissuader Brasillach d'en prendre), est constamment confondu avec son frère Henri ; André Thérive est cité parmi les participants du voyage en Allemagne de 1941 ; Pierre Benoit, Léautaud, Arland, Céline et Chardonne ont « bénéficié des prébendes (sic) de l'ambassade et de l'Institut allemand » ; Drieu, auteur de *Récits secrets* (re-sic), vient de l'Action française ; Anouilh et Marcel Aymé sont « chroniqueurs culturels » (!) à *Je Suis Partout*.

Manifestement, l'auteur n'a jamais ouvert cet hebdomadaire, sinon elle ne pourrait pas écrire que c'est « le seul journal officiel (!!) à s'être ouvertement aligné sur des positions nazies avant la guerre », alors qu'il a souvent mis en garde contre les prétentions de Mussolini et d'Hitler. Elle se permet diverses calomnies, par exemple à l'égard de Dominique Sordet (qui était pro-allemand et non pas « pro-nazi »), et surtout de Brasillach, quand d'excellentes biographies (d'Anne Brassié, de Pierre Pellissier, tous deux omis dans la bibliographie) ont fait le point depuis longtemps, sans parler du tout récent essai de Philippe d'Hugues dans la collection *Qui suis-je ?* de chez Pardès.

Contre Brasillach, c'est même de l'acharnement : citation *fausse* et hors-contexte de la fameuse phrase du 25 septembre 1942, affirmations selon lesquelles il serait revenu enchanté en 1937 du congrès de Nuremberg (or il écrivait : « Nous devons nous tenir sur nos gardes ») et n'aurait pas adopté une attitude silencieuse « comme Maurras et Déat » pendant la drôle de guerre (c'est l'inverse qui est vrai) ; elle invente même une catégorie nouvelle : « les écrivains de la mouvance Brasillach ».

En revanche, les écrivains qui passeront à gauche en 1944 sont épargnés. Alors qu'elle tente de « mouiller » Gaxotte et Maulnier dans la « collaboration d'Etat », les mettant sur le même plan que Claude Roy (fonctionnaire de Radio-Vichy pendant plus de deux ans), l'auteur épargne Blanchot, qui pourtant collabora au *Journal des Débats* jusqu'en 1944 (mais fit de la surenchère à l'extrême gauche à partir de 1961) ; elle écrit que « l'itinéraire de Malraux illustre le cas où l'engagement politique et armé prime sur l'engagement littéraire » (elle n'a donc pas lu la biographie d'Olivier Todd) ; le vertueux Guéhenno est souvent cité, mais il n'est pas dit que, fonctionnaire rétribué par Vichy, il pouvait facilement survivre sans publier, et poussa son ami Louis Guilloux à donner *Le Pain des Rêves* à la N.R.F. de Drieu ; la collaboration à Radio-Paris de Simone de Beauvoir (pourtant citée deux fois) n'est même pas mentionnée. Sartre aussi bénéficie d'un traitement de faveur : il n'est pas dit qu'il fut promu sans sourciller sur le poste de Khagne d'un professeur juif évincé, qu'il fit des pieds et des mains (par Dullin interposé, mais en vain) pour que Céline assiste à ses pièces autorisées par l'occupant).

Bref, un tableau très manichéen : il faut que les uns soient plus blancs pour que les autres soient plus noirs, les critères moraux du blanc et du noir n'étant d'ailleurs jamais définies...

Les livres propos de P.-L. Moudenc
Rivarol n° 2749, 3 février 2006

¹ Perrin, 408 p., 23.50 € □.

La Reine de Césarée

Le théâtre du Nord-Ouest, magistralement dirigé par notre ami Jean-Luc Jeener, présente de nombreux spectacles en alternance dans plusieurs lieux. Jeener a eu l'heureuse initiative de monter « La Reine de Césarée » de Robert Brasillach. Ce très beau texte a été écrit alors que, jeune soldat, l'auteur était en stalag, prisonnier des Allemands en 1940. *Invitus invitam dimisit* : malgré lui, malgré elle, il la renvoya, dit Suétone de Titus et Bérénice. Ces mots inspirèrent Corneille puis... Brasillach ! La reine de Césarée, juive, n'est nullement déconsidérée par l'auteur. Elle sort grandie des épreuves. Spectateur ému et troublé puis fasciné, on se demande comment cet antisémite a écrit ce beau plaidoyer pour une reine juive. Quel miracle a produit cette œuvre foisonnante de poésie. Et ça, chef, cher S. de B., ce n'est pas le pétomane, c'est du théâtre !

Le libre journal n° 372, 3 mars 2006

La Reine de Césarée de Robert Brasillach

Le Titus de Racine renvoie Bérénice chez elle pour raison d'Etat. Corneille laisse à la souveraine la décision de s'effacer. Brasillach amoureux de sa Reine lui ménage une ultime rencontre avec l'empereur. Ils se sont aimés pendant une guerre d'asservissement total. Le rêve du jeune Romain ressemblait alors au « mot nacré, ce mot du fond des mers : le bonheur ». Ecartelée entre nostalgie et espoir elle s'obstine : « Je veux rester, c'est tout ». Ils passeront une nuit ensemble et elle se résignera à partir. « Tout nous sépare, nous-même, Rome et nos races ». Les confidents : Paulin et Phénice sont les commentateurs juvéniles de la tragédie dont Anthiochus patelin et grave est un « fonctionnaire » tout dévoué à la reine. La scène où Titus et Bérénice se redisent tout n'est que tendresse et retenue, les comédiens émeuvent. La langue exploratoire, vigoureuse, poétique de Brasillach fait entendre le cri du cœur, celui de la chair et celui de l'âme.

Monde et vie, 14 mai 2005, n° 7
Théâtre du Nord-Ouest

Brasillach de retour sur scène

Voilà plus de trente ans que *La Reine de Césarée*, la seule pièce écrite par Robert Brasillach, n'avait pas été représentée à Paris. La voici à l'affiche du Théâtre du Nord-Ouest, non pas à l'occasion du cinquantième

anniversaire du décès de son auteur, mais dans le cadre d'un cycle « *Justice & Politique* » qui comprenait une quarantaine de pièces, dont *Une Mauvaise Rencontre*, écrite par Charles De Gaulle alors qu'il avait quinze ans, et, plus sérieusement, *Mahomet*, de Voltaire, *Les Justes*, d'Albert Camus, *Antigone* de Sophocle ou *L'Echange* de Paul Claudel.

Ecrit par Brasillach, qui lui avait donnée le titre de *Bérénice*, alors qu'il était prisonnier au camp de Neuf-Brisach, en août et septembre 1940, *la Reine de Césarée*, après une première publication dans « *La Chronique de Paris* » au printemps 1944, ne fut publiée sous forme d'ouvrage que neuf ans après sa mort, chez Plon en 1954, et ne fut créée qu'en 1957 aux Arènes d'Avenche, en Suisse. Sa reprise en France la même année, au Théâtre de Paris, suscita de telles protestations que les représentations furent interrompues.

Faute d'avoir pu voir l'interprétation qui va en être donnée, on ne peut que se référer à ce qu'en dit le metteur en scène, **Bernard Lefebvre**, qui, « au-delà de [son] désaccord avec l'écrivain politique, [a] conscience de reconnaître le talent d'un poète ». « La reine de Césarée, reine juive, écrit-il, n'est nullement déconsidérée par Brasillach et sort grandie des épreuves. » On a lu pire.

Il est exact qu'il est vain de tenter de faire de ce texte une œuvre fasciste. Ne serait-ce que par cette réplique, qui va à l'encontre de ce que l'idéologie immense et rouge propageait – ou qui du moins en explique la vacuité : « La jeunesse attend toujours d'un nouveau dieu, d'un nouveau chef, ce qu'elle n'obtiendra qu'à force de vieillir. »

C.P., *Minute*, n° 2202, 20 avril 2005

Irlande : la madone des pendus

(...) Patrick Pearse, son frère William, comme Michaël Collins, héros, comme le rappelle Pierre Vial dans sa préface, d'un film récent, Arthur Griffith, Eoin Marc Neil, James Conolly, Joseph Plunkett et tant d'autres étaient, les uns comme les autres, d'authentiques révolutionnaires qu'unissaient à jamais l'amour de leur peuple et l'amour de leur patrie. Mais c'est Patrick Pearse qui a compris que le combat culturel prépare le combat politique.

Personnage complexe que ce Patrick Pearse : tour à tour poète, éducateur, politicien, meneur, officier, organisateur général des *National Volunteers*, conférencier, tribun,

journaliste, « il apparut de plus en plus comme le point de convergence de toutes les factions qui se réclamaient de l'idée irlandaise... Les fous qui se savent fous sont des sages », disait-il.

Le mercredi de Pâques 1916 le poète rebelle Patrick Pearse était fusillé par les Anglais comme **Brasillach** allait l'être trois décennies plus, non pour ses crimes mais pour ses écrits. Il laissait à ceux qui restent cette admirable définition de la Partie : « *La vie prend racine dans la mort, et des tombes des patriotes se lèvent les nations vivantes.* »

Ivan de Duve, *Le Libre Journal*, 17 déc. 2005

Jean Mabire, « Patrick Pearse, une vie pour l'Irlande », Editions Terre et Peuple, Villeurbanne, 146 pages.

Pierre Béarn

Un personnage un peu hors du commun vient de quitter ce bas monde : **Pierre Béarn** est mort le 27 octobre dernier à l'âge de 102 ans ! (...)

Dans une lettre manuscrite, qu'il nous adressa en novembre 1988, il relatait quelques-uns de ses souvenirs :

« J'ai été un ami de **Brasillach** que je fus un des derniers à voir en liberté, visage effrayé, traqué, affectueux, au travers des vitres de ma librairie au Quartier Latin. Je n'oublierai jamais ses yeux qui m'imploraient de ne pas bouger. Je n'ai connu Maurras que dans une imprimerie où j'ai, un soir, eu à corriger un de ses articles toujours au 3/4 illisibles et qu'on lui arrachait, à domicile, par petits morceaux, au fur et à mesure qu'il les écrivait. Merveilleuse époque de l'entre-deux-guerres... ».

Lectures Françaises n° 574, février 2005

Le Ciné de Pétain

Le toujours précieux *Bulletin Célinien* (n°266/juillet 2005) relève, dans une recension du livre de Philippe d'Hugues, « *Les écrans de la guerre* » (éd. De Fallois 2005), à l'encontre des idées reçues sur un cinéma français totalement manipulé par la propagande allemande, que la classification des films dits politiques (au sens large) ne représente que 20% de la production totale. Dans le chapitre relatif à la diffusion de films étrangers (allemands, italiens et autres), ce sont les films américains qui arrivent en tête en zone libre jusqu'à la fin de 1942. L'ouvrage contient les commentaires des plus célèbres critiques de l'époque, Lucien Rebatet, **Robert Brasillach**, Jacques Audibert, Nino Frank.

Renaissance européenne n° 64, juil./sept. 2005

A mort Brasillach !

Un intellectuel français, Robert Marty, a ouvert un site www.dehorsbrasillach.net, où il est exigé que le nom de **Brasillach** soit rayé des dictionnaires et des lettres françaises. Ce comportement répugnant et typiquement totalitaire l'amène tout naturellement à chanter les louanges de James Halexander, un chanteur africain « underground », qui vient de sortir un CD, dont un des morceaux, également répugnant, est intitulé « Brasillach 1945 ». Le poète, fusillé à 35 ans, y est censé rêver au temps béni de la division SS Charlemagne. Dans le texte, on relèvera « Fou à lunettes. Ton corps pend. Vive la foule. Vive la mort de Brasillach. Adieu aux rêves d'eugénisme. Charlemagne est loin. Fou collabo mené à l'échafaud. » Il faut, bien sûr, être artiste pour pouvoir goûter.

Renaissance européenne n° 64, juil./sept. 2005

Rédition du Corneille de Robert Brasillach (Ed. Fayard.)

Lorsque cet ouvrage parut pour la première fois en 1938, Auguste Bailly le salua ainsi : « Un livre qui nous retrace de Corneille assurément l'image la plus complète que nous possédons. »

Brasillach redonnait chair à l'homme de théâtre et insistait sur le mondain, l'amoureux, un classique qui était d'abord un romantique.

Parce qu'il avait lu toutes les pièces de Corneille, il mettait en avant la variété de l'œuvre d'un des poètes français les plus inventif, lyrique, religieux et moderne.

novopress.info, 31 juillet 2006

Anniversaire de la mort de Corneille :

L'auteur du *Cid* est né il y a quatre cents ans. Son anniversaire, loin d'être fêté en grandes pompes, donne lieu à quelques manifestations théâtrales et publications intéressantes, dont *Moi, Pierre Corneille* de Christian Biet, *Pierre Corneille* du spécialiste Alain Niderst, et la réédition de l'ouvrage controversé de **Robert Brasillach**, *Corneille*. Ainsi resitué dans le contexte politique et culturel du XVIII^{ème} siècle, le dramaturge se révèle dans toute sa virtuosité poétique. (DC)

Culturofil.net, 24 juin 2006

Relire Corneille, lire Pierre Corneille

(...) Entre le *Corneille* (1938) de **Brasillach** et le *Pierre Corneille* de Niderst, qui paraissent simultanément chez Fayard, nous choisissons

le second, sans hésitation, et pour différentes raisons, dont la qualité des recherches et la connaissance du sujet ! Car Alain Niderst a encore prouvé qu'il n'était pas seulement un bon biographe, mais aussi un excellent chercheur. Relire Corneille, bien sûr, mais lire aussi ce *Pierre Corneille*, est une belle manière de célébrer le poète, en ce quatrième centenaire de sa naissance.

Rachel Lauthel-Mourier *parutions.com*, 5.4.2006

Corneille 400 ans à peine

(...) Les hasards de la commémoration font que l'on réédite parallèlement le *Corneille* de Robert Brasillach, écrivain maudit s'il en fut (rappelons son exécution en 1945 pour intelligence avec l'ennemi), qui sert un peu trop facilement de repoussoir aux esprits simplificateurs. Bien sûr, sachant aujourd'hui ce que l'on sait, quand on relit cette biographie publiée en 1938, comment ne pas être partagé entre la consternation et l'admiration ?

Consternation devant ce mélange de naïveté et de perversion qui fait qu'un écrivain de talent, influencé par le cinéma de Leni Riefenstahl (égérie d'Adolf Hitler), se risque à voir en Corneille « le précurseur génial, hardi, antibourgeois, anticapitaliste et antiparlementaire, du fascisme moderne ». Mais admiration tout de même pour un charmeur qui ne cesse d'insister sur la tentation du romanesque à laquelle céda toute sa vie cet éternel jeune homme que fut Corneille.

Que Brasillach ait projeté beaucoup de lui-même dans sa biographie, cela ne fait aucun doute. Avec Corneille, il se comportait comme avec les poètes grecs : en virtuose du rapprochement, habile à jeter des ponts entre l'ancien et le moderne, à chercher les films muets dans les tragi-comédies d'Alexandre Hardy ou le réalisme magique dans le premier monde cornélien. Comment ce fin lettré a-t-il pu se fourvoyer dans la pire des politiques ? Problème des problèmes.

Michel Grodent, *Le Soir*, 2 juin 2006

Les Amis d'Henri Béraud

L'Association Rétaise des Amis d'Henri Béraud (B.P. 3, F-17111 Loix-en-Ré), dirigée par notre ARB Francis Bergeron, sort son XI^{ème} Cahier, *Béraud aujourd'hui*. Nous prenons toujours le même intérêt à sa lecture. Un seul regret : une partie des articles reproduits en fac simile en fin de volume sont pratiquement illisibles. Dommage !

Mentionnons un extrait de « *Notre après-guerre. Comment notre père nous a tués (1945-1954)* », livre de souvenirs dans lequel Dominique Jamet, journaliste, règle ses comptes avec son père, Claude Jamet. **Brasillach** y est mentionné au détour des deux pages consacrées à Béraud : « *Condamné à mort officiellement en raison de ses articles follement anglophobes, en réalité parce qu'on voulait lui faire expier les torrents de boue qu'il avait déversés dans Gringoire sur le malheureux Roger Salengro, comme on avait fait payer à Maurras, avec trente ans de retard, l'odieuse campagne qu'il avait menée contre Jaurès avec les conséquences que l'on sait, Béraud avait fait cinq ans à Saint-Martin, à deux pas, presque en vue de chez lui. C'était un de ces raffinements de cruauté dont l'époque était coutumière. Ainsi avait-on fusillé Brasillach un 6 février, onze ans jour pour jour après l'émeute sanglante qui avait fait vaciller cette République qu'il détestait comme ses amis de l'Action française. (...)* ».

Plus loin, dans un article culinaire béraldien (*Rivarol* du 23 décembre 2005) Franck Nicole rappelle qu'un an plus tôt il évoquait la présence de **Brasillach** : « *que voulez-vous ? Il me plaît de partager le si simple plaisir des agapes avec les réprouvés, en leur rendant hommage. Noël, c'est d'abord la fête de la fidélité ! Hommage et justice à ce(s) camarade(s) jugé(s) inéquitement et condamné(s) à mort par haine, jalousie et maintenu(s) dans l'oubli et l'insulte aujourd'hui, par conformisme, ignorance crasse et vulgaire rancune. (...)* »

Autre évocation de **Brasillach** dans « à l'autre bout de la bibliothèque » (*Spectacle du Monde*, avril 1981) où François Brigneau conte sa rencontre avec Béraud : « *J'ai revu cet après-midi d'octobre 44. Le soleil, encore haut derrière la verrière d'ouest, étale sa lumière sur le ciment de la 1^{ère} division de Fresnes : je suis avec Robert Brasillach, entre les rails où roulent les chariots du pénitencier, dans une file de taulards qui espère la distribution de je ne sais quel colis. (...) Quand Brasillach a dit : « Henri Béraud », mon cœur s'est arrêté. On peut difficilement imaginer aujourd'hui ce que ce nom représentait à l'époque. (...) Petit Breton sans relations, je n'avais plus de soucis à me faire. Avec des parrains comme Brasillach et Béraud, je n'aurais que l'embarras du choix des éditeurs, (...)*

(...) *Pour un Breton, la gloire ne compte qu'au village. Brasillach et Béraud me l'offraient. Il ne me restait plus que le plus facile, écrire. (...)* ».

Brasillach livré aux chiens

L'émission du 22 avril de *Détectives de l'Histoire* sur France 5 : « Fallait-il fusiller Brasillach ? » fut pire que « le second

châtiment » prévu dans *RIVAROL* (du 14 avril). Son intention évidente était de s'attaquer au « mythe » du fusillé du 6 février 1945 (date symbolique) en dénonçant l'artisan, son beau-frère Maurice Bardèche dont fut lourdement souligné le « négationnisme ». Négationnistes aussi tous ceux qui ont écrit sur Brasillach pour l'expliquer ou le défendre ? A savoir, et nous en oublions, Jean Madiran, Bernard George, Pierre Pellissier, Dominique Venner, Henri Amouroux, Anne Brassié et tout récemment Philippe d'Hugues. Mais l'allusion était d'emblée diffamatoire...

À quelques nuances près, ces « Détectives » se sont comportés comme des procureurs et même des spadassins sous la direction d'un Laurent Joffrin mettant son grain de poivre dès qu'il était question de l'antisémitisme. La Police de la Pensée est vigilante et ses serviteurs obéissants, qui qualifièrent Brasillach de salaud et même, *in fine*, de « salaud intégral » ! « Mort d'un salaud » était aussi le titre de l'article d'une certaine Nathalie Vallez dans l'édition télé du *Nouvel Observateur* qui pourtant constatait que l'émission était « bien loin de l'itinéraire personnel et intellectuel de Brasillach ».

Effectivement, elle traita dans sa présentation de nombreux sujets (les ligues, le nazisme, l'occupation, etc.) illustrés par des archives filmées bousculant la chronologie (on sautait de la Concorde en février 1934 à des meetings de Doriot ou Déat en 1943-1944), tout cela pour expliquer le « fascisme » de Brasillach par le congrès de Nuremberg ! Alors qu'il s'inspirait de l'Italie de Mussolini et de l'Espagne phalangiste. Mais qu'importe ces précisions...

Il fut parfois concédé à l'écrivain fusillé un certain « talent ». On présenta même certains de ses livres comme *Notre avant-guerre*, publié en 1941, réédité en livre de poche en 1973 et depuis introuvable. Mais l'essentiel des attaques était concentré sur le Brasillach.

Rivarol

La Croix négationniste... sur l'épuration

« Une épuration pas particulièrement inhumaine » : tel aurait pu être le titre du grand article paru dans *La Croix* (du 12-13 février), qui reconnaît 170'000 procès mais seulement 10'000 exécutions. 10'000 exécutions (due à l'épuration "sauvage" comme à l'épuration légale), c'est maintenant le chiffre "officiel" tiré des *Mémoires de guerre* du général de Gaulle et que l'on oppose rituellement au bilan que le ministre de l'Intérieur de 1945, le socialiste Adrien Texcier, avait confié au colonel (gaulliste) Passy, patron du BCRA puis de la DGER (devenue ensuite SDECE puis DGSE). Soit 105'000 tués, chiffre publié dans le n° d'*Ecrits de Paris* d'août 1950 par Jean Montigny, confirmé par Passy et à l'époque peu contesté.

L'hypothèse basse de 10'000 exécutions n'a pas été acceptée par des historiens aussi sérieux que Robert Aron, Henri Amouroux, Philippe Bourdrel, Dominique Venner¹, qui ne sont pas cités dans les sources de l'article de *La Croix* et dont les estimations se situent entre 20'000 et 40'000.

On l'a compris. L'étude du quotidien ex-catholique vise à minimiser une épuration qui selon lui « ne fut pas un bain de sang ». Et au cours de laquelle n'auraient été châtiés que les complices de l'ennemi, qui furent « tous ou presque tués, sauf s'ils étaient en fuite ».

"Sévérité salubre"

Quant aux procès, les chiffres cités sur les diverses condamnations prononcées par les « cours de justice », les « chambres civiques » et autres tribunaux du moment sont plus conformes à la réalité (des centaines de milliers) mais que l'on se rassure : cela aurait pu être pire. Car si beaucoup de "suspects" furent embastillés en 1944-45 et plus tard innocents, c'est tant mieux : en taule, ils « furent mis à l'abri des vengeances expéditives ».

Et même s'il y eut « un Français adulte sur 80 passible d'une mesure d'épuration » (proportion non négligeable), cela a témoigné d'une « sévérité salubre ». D'ailleurs, « on (qui, on ?) admet aujourd'hui que cette épuration n'a pas assez rempli sa fonction de réparation, de justice et de catharsis ». Un jugement souligné par *La Croix* en caractères gras ! Au cas où l'on n'aurait pas compris.

En contrepoint de ce grand article, un entrefilet sur le 6 février 1945 – la mort de Robert Brasillach. Bassement insulté (« il a léché les bottes » de l'occupant) et dont l'exécution est justifiée ainsi à propos de ses écrits sous l'occupation : « Il y a des mots aussi meurtriers qu'une chambre à gaz ». De qui ces nobles paroles ? De Simone de Beauvoir qui avait publié des romans (soumis à la censure allemande) entre 1942 et 1944 et tenait une chronique à la radio nationale. Quand son ami Jean-Paul Sartre (à nouveau encensé et présenté comme "résistant") faisait jouer ses pièces devant un parterre d'officiers allemands.

Cette page aurait déjà été pénible dans *Libération* ou dans *L'Humanité*. Elle est odieuse dans *La Croix* qui veut sans doute faire oublier qu'elle parut sans encombre de 1940 à 1944, touchant de plus une subvention du ministère de l'Information de Vichy. Subvention que, soit dit en passant, seule *L'Action française* refusa. [...]

J.-P.A., *Rivarol* n° 2707, 11 mars 2005

¹ Voir la dernière mise au point faite par Dominique Venner sous le titre « L'impossible évaluation » à la fin de son *Histoire de la Collaboration* (Pygmalion 2000).

Ce n'était pas assez d'avoir assassiné le poète : les soi-disant justiciers de 1945 prétendaient encore faire disparaître son œuvre. Chose extraordinaire, dont je ne dirai pas qu'elle rappelle le Moyen-Age – car celui-ci, en dépit des légendes laïques, eut toujours le respect de l'esprit – ces personnages issus de la Libération (à laquelle, la plupart du temps, ils n'avaient pas travaillé de leur personne, quand, même, ce n'était pas l'inverse et qu'ils voulaient faire oublier) obtinrent la saisie de l'œuvre de Brasillach.

Elle fut mise sous séquestre comme une cargaison de sucre ou un entrepôt de coton. Cela veut dire qu'il n'était plus possible de la diffuser, à plus forte raison d'en opérer la réimpression. Après avoir jeté l'homme dans la tombe, il s'agissait de précipiter l'écrivain dans l'oubli.

Alors que les Français, encore sous le choc des diverses secousses historiques qu'ils venaient de subir, ne semblaient pas trop enclins à se préoccuper de littérature, on dut à un citoyen suisse, Pierre Favre, la réaction immédiate d'honneur qui s'imposait, le geste qui allait sur-le-champ, hors de portée des fanatiques, anéantir leur abominable espérance.

Ainsi, la Suisse, après avoir été quatre ans un asile pour les personnes persécutées (dans la mesure seulement, certes, où elle avait la capacité de les accueillir, et cette capacité, malheureusement, était loin d'être illimitée), la Suisse allait devenir également asile pour l'esprit.

Le premier dessein de Pierre Favre avait été de parer au plus pressé : sauver tout ce qu'il pourrait rassembler d'exemplaires de l'œuvre de Brasillach, et organiser, en somme, un cabinet de lecture, où, à condition de franchir la frontière, les Français pourraient librement prendre connaissance de livres interdits chez eux.

A peine entamée cette entreprise, l'un des plus fervents amis de Brasillach, Henri Poulain, persuada son initiateur d'aller en outre, et puisqu'il avait la chance de se trouver dans un pays où la censure partisane ne fonctionnait pas, d'y créer carrément une association internationale où puissent se retrouver, dans la ferveur et sans contrainte, tous ceux qui entendaient exalter le souvenir, en même temps que magnifier l'œuvre, de l'écrivain fusillé.

Ainsi naquit en 1948, à Lausanne, entre citoyens suisses d'abord, avec la bénédiction de Maurice Bardèche, beau frère de Brasillach et de Jacques Isorni qui fut son défenseur désespéré, l'Association des Amis de Robert Brasillach, qui devait bientôt rallier d'illustres

adhésions, parmi lesquelles ne pouvant pas toutes les citer, on retiendra comme particulièrement caractéristiques et réconfortantes, celles de Jean Anouilh, Marcel Aymé, Gaston Baty, Henry Bordeaux, Michel de Saint-Pierre, Marcel Jouhandeau, Valéry Larbaud, la Maréchale Pétain, etc. que bien d'autres devaient rejoindre ensuite, et notamment notre regretté Pierre Dudan, dont le beau livre *Antoine et Robert* plaide de façon si émouvante, pour, à travers les ombres de Brasillach et Saint-Exupéry, la réconciliation nationale.

Deux ans plus tard, l'Association frappait, si l'on peut dire, un grand coup, en publiant le premier numéro des *Cahiers des Amis de Robert Brasillach*, qui n'ont cessé depuis de paraître, réunissant de prestigieuses signatures, cette publication ayant en quelque sorte culminé dans son numéro double 11/12, paru le 6 février 1965, pour le vingtième anniversaire de l'exécution du poète. Un numéro qui est, en réalité, un gros volume de plus de quatre cents pages regroupant les hommages à Robert Brasillach de près de cent personnalités, parmi lesquelles, forcé de choisir, nous nommerons encore au moins Marcel Arland, Michel Déon, Kléber Haedens, Jacques Laurent, Paul Morand, Jean Paulhan, Jacques Perret, Georges Siméon, Thierry Maulnier, etc. Bref, tout le « gratin » de la littérature française contemporaine.

Un peu plus tard, l'association créait un *Prix Robert Brasillach*, dont Pierre Dudan fut notamment lauréat.

À l'heure actuelle, malgré les difficultés administratives et financières que représente le fait d'une association de droit suisse (en particulier pour le transfert des cotisations, puisque la France est toujours soumise au contrôle des changes) le nombre des adhérents est de l'ordre de 750.

C'est en somme bien peu pour récompenser les travaux émérites de Pierre Favre, et de la poignée de fidèle qui, autour de lui, se dévouent pour entretenir cette flamme.

Il est vrai que l'ostracisme, plus imbécile encore qu'odieuse, a disparu. On réédite aujourd'hui sans problème les œuvres de Brasillach et elles connaissent du reste un remarquable succès de librairie.

Mais il ne convient pas que cette liberté revenue nous fasse oublier l'admirable effort de ceux qui, dès le premier jour, sont venus au secours d'une mémoire que, l'on voulait abolir, et ce « chef-d'œuvre en péril » qu'était, pour lors, l'œuvre de Robert Brasillach.

André Figueras, *Lectures Françaises*, avril 1985

Avertissement : S'il est un des rares sujets qui pouvait mettre Suzanne Bardèche en colère, c'est bien celui des ragots généralement malveillants colportés sur la prétendue homosexualité de Robert Brasillach. La haine viscérale distillée tout au long du pensum consacré au procès Brasillach par Alice Kaplan (cf *Bulletin des ARB* n° 109 et 110) a bien fait quelques émules, mais sans jamais apporter le moindre élément nouveau sur une affaire dont la vacuité est patente, ni raviver une polémique qui, de toute manière, s'inscrit dans un débat parfaitement étranger à l'œuvre du Poète de Fresnes. Au demeurant, et même si cela paraissait superfétatoire à certains, nous avons rappelé dans nos colonnes ce que fut la vie sentimentale de Robert Brasillach, à la fois transparente et discrète, mais surtout impropre à alimenter les fantasmes freudiens de Mme Kaplan. Dont acte ! A toutes fins utiles, nous vous renvoyons au commentaire signé Phil (3 mars 06) qui suit, dans le présent *Bulletin des ARB*, la reproduction de l'article de Pierre Assouline : « *Corneille en chemise noire* » ; cette réponse au journaliste du *Monde* met un terme, en quelques lignes cinglantes et définitives, aux accusations reprises par A. Kaplan dans son brûlot. La publication du texte qui suit, trouvé sur internet, n'a en aucune façon pour objet de relancer la discussion à ce sujet, mais tout simplement de rendre compte des réactions variées suscitées sur le forum d'un site « gay » où s'expriment nombre de visiteurs, parmi lesquels nous retrouvons les signatures de plusieurs biographes de Brasillach, qui se sont vu récompensés en leur temps par le prix des ARB. On remarquera par ailleurs une présentation globalement honnête de l'auteur, dont on reconnaît que l'on peut être « émerveillé par sa culture phénoménale », et de quelques-unes de ses œuvres, même si *Notre Avant-Guerre* est ici rebaptisée *Mémoires d'avant-guerre*. Le site www.monchoix.net a de plus la correction de renvoyer à celui des ARB pour plus d'informations ; ce soucis a le mérite d'être souligné. Enfin, notre décision de publier les lignes ci-dessous repose sur les motifs qui nous ont conduit à reproduire dans notre précédente livraison l'intégralité du « Dossier Perpignan ». La vie d'un site internet est souvent éphémère, son contenu virtuel et les débats qu'il provoque sur son forum ne sont, de toutes manières, pas systématiquement archivés. De tout cela ne demeurera à l'attention des chercheurs et des générations futures que ce *Bulletin*, modeste témoignage et mémoire de notre association. La réception enthousiaste, à l'exception d'un seul courrier, qui a suivi notre dernier numéro, ne peut que nous conforter dans cette voie.

Auteur Gay, Robert Brasillach Ecrivains méconnus du XX^e siècle

22 novembre 2001

Robert Brasillach : bon d'accord, vous pouvez penser que ce n'est pas l'homosexuel dont on puisse être le plus fier. Peut-être d'ailleurs ignoriez-vous qu'il l'était, peut-être ne le connaissez-vous pas en fait ? Petit rappel : ancien normalien, Brasillach est marqué par sa rencontre avec Maurras, penseur monarchiste et profondément conservateur. Brasillach écrit dans des journaux d'extrême droite et collabore à partir de 1940. La violence de ces attaques conduira à son arrestation à la fin de la guerre et à sa condamnation à mort en dépit d'une demande de grâce signé par Mauriac, Malraux, Camus... mais refusé par De Gaulle. Alors pourquoi lire Brasillach ? Pour comprendre comment on a pu s'égarer et puis pour être émerveillé par sa culture phénoménale.

Mémoires d'avant-guerre : Brasillach raconte sa jeunesse, pourquoi et comment il est devenu d'extrême droite. Il raconte les années 1930, ses engagements, la beauté des corps des nazis (sic) faisant le salut à Hitler. Il raconte aussi la peur des hommes devant la mobilisation de 1938 (pour Munich) et surtout devant la guerre.

Poèmes de Fresnes : Brasillach est emprisonné à Fresnes et attend son procès et sa condamnation. Des textes bouleversants où l'on comprend qu'une cause a toujours ses martyres, que si Brasillach a une partie des morts de la division Charlemagne (ceux partis combattre les soviétiques) dans sa plume, il a aussi payé de sa vie ses engagements.

Pour plus de renseignements sur cet auteur, voir le site de l'association des amis de Robert Brasillach. Y figurent notamment des résumés de chaque oeuvre et des études sur Brasillach.

www.monchoix.net

Les commentaires

Brasillach 28 septembre 2004

R. Brasillach n'a jamais été homo. Il me paraît malhonnête de vouloir capter des écrivains en les enrôlant de façon plutôt hâtive...

Brasillach 25 février 2003

Il est surtout l'auteur de la fameuse phrase : surtout n'oubliez pas les enfants !

Brasillach 12 septembre 2002

Je trouve ça ridicule que parce que cet auteur fut gay, il a droit de citation sur votre site. C'était un fervent admirateur du Nazisme et il ne faut pas oublier que les nazis ont exterminé des gays, considérés, à leurs yeux, comme "contre nature". Les nazis n'étaient pas les amis des gays... il ne faut pas se tromper...

Brasillach 14 septembre 2002, par Pierre

Sur monchoix.net, pour ce qui est des choix de lecture, nous avons toujours eu comme politique de ne pas lire en fonction des idées politiques. C'est sûr que dans l'ensemble des auteurs dont il est question, Brasillach détonne.

Mais il n'empêche que l'on n'a pas le droit de juger sans connaître. Je ne suis pas d'extrême-droite, mes idées politiques n'ont d'ailleurs rien à voir là-dedans, mais je ne restreindrai jamais mes lectures à des considérations politiques.

Sur le fond, nous savons que les nazis n'étaient pas des amis des gays. Le film paragraphe 175 ou plusieurs oeuvres en témoignent. Mais cela n'en demeure pas moins intéressant de chercher les contradictions entre l'attirance personnelle d'un homme et son parcours politique.

Brasillach 8 décembre 2002, par Jacomo.

Totalement d'accord avec cette vision, laissons Brasillach ou il est même si sa plume fut brillante, elle fut en accord avec le nazisme, sa place ici même est confondante !

Brasillach 20 octobre 2003, par Alain

J'ai lu *Mein Kampf* d'Hitler et suis convaincu qu'il s'agit d'une Ethique, d'un livre qui a été écrit pour le combat d'une idée du Bien, mais quelle est-elle cette éthique ?

"Une éthique fondée sur 1 : l'existence des races, 2 : d'une valorisation des races, 3 : puis d'une hiérarchisation des races."

A cela, mais beaucoup l'ont déjà dit, un darwinisme social, non pas réhabilitant, mais habitant le droit du fort à exercer sa force. LE FORT, S'IL EST FORT, N'A PAS BESOIN DU DROIT. Nietzsche doit se retourner dans sa tombe de voir que les adeptes du nazisme,

esclaves des temps modernes, aient pu revendiquer sa philosophie. A quoi bon une législation ? Pour les forts ? Ils ne devraient pas avoir besoin du droit. Les forts sont ceux qui ont la noblesse de ne pas utiliser le droit, lequel est l'arme réservée aux faibles, (pourquoi croyez-vous que F. Mitterrand n'a jamais intenté un procès sinon parce qu'il répugnait à faire partie des faibles ?). Les nazis n'étaient animés d'aucun sentiment de noblesse, puisqu'ils ont eu recours à la création de loi pour asseoir leur force.

Brasillach a été libéré de sa situation de prisonnier car il a convaincu les allemands de l'époque qu'il pouvait servir la cause des esclaves du III^{ème} Reich qu'étaient les nazis.

Qu'en penser aujourd'hui ? Il serait un penseur qui a servi l'humanité dans ce qu'elle avait de plus trouble ?

Des millions de personnes, politiques de tous bords, juifs, gays, handicapés etc ou slaves sont morts du seul fait de leur appartenance à un groupe social.

Aimer BRASILLACH, c'est accepter qu'il existe un droit à supprimer la vie pour la simple raison d'appartenance à un groupe.

Il me semble qu'il ne faut jamais oublier que la pensée a ses déserts et que l'intelligence, la vérité et l'éthique forment un mariage à trois où il y a toujours un cocu.

Brasillach 5 février 2004, par Ouesty

Alors toi tu ne prônes pas l'exhaustivité du site !! tu es pour la censure ?? ton message est ridicule ! ok il a été collabo mais il écrit merveilleusement bien ! je trouve normal qu'il soit cité ici. Nous sommes encore libres non ? Lire ce genre de lecture peut être enrichissant et essayer de comprendre sa pensée (que je désapprouve) s'appelle L'OUVERTURE D'ESPRIT mon petit gars ! Alors retire tes oeillères !!

Brasillach 23 juin 2002, par Blanchard

Rien à dire sur l'article, si ce n'est qu'il est court mais assez complet.

Je suis totalement en accord avec vous, cet homme est, tout simplement, remarquable par sa culture et sa sensibilité.

A lire absolument !

Brasillach 8 décembre 2002, par Jacomo

C'est également exact sur l'étendue de sa culture et de sa finesse, mais tout se résume dans le MAIS...

Brasillach 20 juin 2002

A VOMIR... Grand poète quand il va mourir, c'est à dire quand il sait que la guerre est perdue. Que serait-il devenu si la guerre avait penché de son côté ?

Pourquoi ne citez-vous pas un de ses charmants et brillantissimes articles sur sa vision de l'autre.

Egaré ? Artiste ? Journaliste ? Non, Kollabo tout simplement.

Brasillach 17 juin 2002

Savez-vous aussi que le FN propose cet écrivain dans ses lectures : *Le Voleur d'Étincelles, Les Sept Couleurs, Le Marchand Oiseaux, Notre Avant-Guerre, Comme le temps passe, La conquérante, Les Poèmes de Fresnes, Histoire de la guerre d'Espagne*, alors parce que gai ? ou militant facho ?

Brasillach 20 avril 2004

Je ne suis pas gay, je suis tombé sur cet article simplement parce que je cherche à savoir qui était ce Robert Brasillach. Je voulais simplement intervenir en disant qu'il s'impose un devoir de mémoire non pas envers les homosexuels tués par les nazis mais aussi envers toutes les victimes des nazis. C'est bien de tous les auteurs mais j'estime que l'article n'insiste pas suffisamment sur le fait qu'il s'agit d'un collabo notoire et qu'il s'agit de lectures pour comprendre la dérive d'un tel écrivain. J'estime qu'il ne faut pas se cacher des évidences telles que celle-ci : Brasillach est et restera un collabo avant tout !!!

Brasillach 29 mai 2002, par William R. Tucker

Comment savez-vous que R. Brasillach était gay ? J'ai écrit un livre sur lui et je n'en ai rien trouvé comme preuve. Que savez-vous sur Karl-Heinz Bremer, son ami allemand, tué en 1943 ? William R. Tucker, *The Fascist Ego : A Political Biography of Robert Brasillach*, Berkeley : U. of California Press, 1975.

Brasillach 7 mai 2003, par p.tame@qub.ac.uk

Je suis tout à fait d'accord avec William Tucker. Moi aussi, j'ai écrit un livre sur Brasillach et je n'ai trouvé aucune preuve qu'il était homosexuel.

Peter D. Tame, *La Mystique du fascisme dans l'œuvre de Robert Brasillach* (Paris, Nouvelles Editions Latines, 1986).

J'ai également traduit les mémoires de Robert Brasillach, *Notre avant-guerre* (Plon, 1941) en anglais : le titre est *Before the war* (Lewiston/Queenston/Lampeter, Mellen, 2002).

Brasillach 16 mai 2005, par Anne

Après William Tucker auteur d'un livre sur Brasillach, *The Fascist Ego*, et moi aussi auteur d'une biographie de Brasillach je demande des preuves de la prétendue homosexualité de l'écrivain.

Brasillach 7 avril 2002, par une admiratrice de la poésie en général et de Brasillach en particulier

Désolée mais Brasillach n'est pas homo !!! il a eu des aventures sur lesquelles il reste très pudiques. Merci en tout cas de signaler ce personnage comme grand écrivain qu'il faut lire pour mieux connaître l'histoire de la France et l'Europe pendant le début du 20^{ème} et surtout par goût de la grande littérature simple et fraîche !

Brasillach 18 nov. 2002, par Serge Fortini

Je vous invite Madame à lire le livre de Jacques Isorni, (l'avocat de Brasillach lors de son procès) « Le Procès de Robert Brasillach ». Le réquisitoire de Marcel Reboul est on ne peut plus clair. Les allusions à l'homosexualité de Brasillach y sont manifestes. Sa participation dans l'underground homosexuel de l'occupation est maintes fois mentionnée dans les écrits de Jean Guehenno, Jean-Louis Bory et autres. Son amitié avec Karl-Heinz Bremer, attaché culturel à l'ambassade Allemande, semble vouloir ajouter de l'eau au moulin. Bremer était l'enfant chéri de cet underground. Une toute nouvelle pièce sur les derniers jours de Brasillach est par ailleurs en répétitions ici à New York où je vis (ce qui explique, mais n'excuse pas, l'absence d'accent). La pièce appelée ERRATA promet de remettre les pendules à l'heure.

Brasillach 7 février 2002, par Ernest

Sur quels fondements repose votre affirmation ? D'autre part, les qualités intellectuelles généralement reconnues à ce grand auteur devraient vous amener à reconsidérer certains préjugés simplistes sur le fascisme.

Brasillach 7 février 2002, par Pierre

« Les qualités intellectuelles généralement reconnues » de Brasillach ne sont là que pour constater la qualité littéraire de son œuvre. On ne peut nullement considérer (et ce n'est pas l'objet de l'article !) que parce que Brasillach était brillant, le fascisme est une bonne chose.

A l'inverse, on peut en conclure que le fascisme est une idéologie suffisamment attractive (comme le communisme ou le capitalisme) pour suggérer une adhésion de personnes brillantes. Il me semble que le préjugé à remettre en cause est d'abord celui de : « il n'y a que des cons qui sont fascistes ! ». Pour le reste, je ne saisis pas complètement le sous-entendu de votre propos (je crains à vrai dire y voir une discrète apologie de l'extrême droite !).

Brasillach 6 mars 2002, par Pierre
Pour ce qui est de l'homosexualité de Brasillach, il n'y a évidemment pas de preuves formelles mais de fortes présomptions : Drieu la Rochelle ou Céline avaient des propos violemment homophobes à son égard, on ne lui connaît pas d'aventures féminines. Pour plus de détail, cf. *Intelligence avec l'ennemi* d'Alice Kaplan, note numéro 14 et 15 p. 257.

Brasillach 25 décembre 2001
Certes j'ignorais que Monsieur Brasillach fusse homosexuel. Personnellement je n'ai aucune admiration pour cette inclination sexuelle. Moi je suis orgueilleusement hétérosexuel. Pour moi Robert Brasillach restera un poète et un écrivain français de souche catalane. Le catalan était la langue de sa région natale. C'était sa langue comme c'est la mienne.

Brasillach 26 décembre 2001, par Manuel
Bonjour, je ne savais pas non plus que Brasillach était homosexuel, je déteste l'image de l'homme intolérant et l'extrémisme de droite mais je connais un peu le poète, il était un grand poète et nombreux ont été les intellectuels résistants (Bernanos, Mauriac entre autres) qui ont plaidé pour sa grâce auprès de De Gaulle à la fin de la guerre. Le fait de savoir qu'il était homosexuel change mon regard sur lui car il a dû souffrir énormément. Être homosexuel et défendre de telles idées sur la famille notamment, doit être générateur de grandes souffrances. Cet homme qui incarne l'intolérance de son époque devait décidément être bien malheureux.

Brasillach 7 février 2002, par Pierre
Au fond, pas grand chose à ajouter : si, juste un détail : on aime ou l'on aime pas un écrivain non à cause de sa vie mais de son œuvre. Il ne s'agit à aucun moment de juger ou de pardonner à ce monsieur...
Juste un constat : il est évident que nous sommes tous à mille lieux de sa logique, de sa vie, mais il a payé de sa vie son intolérance et a au moins eu une cohérence dans un engagement. La seule façon à mon sens de parler honnêtement de qui on ne comprend pas reste de voir la cohérence de l'engagement de cet auteur.
Tout à fait d'accord sur les remarques sur la vie de cet auteur, mais à la même époque, Gide avait choisi de s'assumer. Le bonheur est aussi une question de volonté...

Brasillach 28 septembre 2002, par Boss

Je crois que pour parler valablement du personnage de Brasillach, une citation, pas la plus connue, peut aider. On y voit l'écrivain engagé dans la pose du petit exécuté/exécutant du meurtre de masse, donnant des leçons aux nazis eux-mêmes, fantasmant le projet d'un dépassement du fascisme étranger, trop mou à son goût : " Il y a dans les fascismes étrangers encore beaucoup trop de démocratie à notre goût. C'est l'Allemagne et l'Italie qui ont déconsidéré le fascisme... Les pâles tentatives du fascisme radical ne font aujourd'hui que nous indiquer le chemin... Nous avons à répondre au nationalisme par le nationalisme, et non par la pourriture républicaine." Article du 14 Avril 1939

Brasillach 28 septembre 2002, par Pierre
Oui, Brasillach a des propos hallucinants de violence : dans *Le siècle des intellectuels* de Winock, cette citation p. 480 (édition points seuil) : "il faut se séparer des juifs en bloc et ne pas garder de petits, l'humanité est ici d'accord avec la sagesse..."

Brasillach 6 décembre 2003, par Gérard
Pourquoi Brasillach fut-il exécuté et pas Céline ?

Robert Brasillach

Le texte qui suit, trouvé sur wikipedia.org, l'encyclopédie libre, est complété par la liste des œuvres complètes de Brasillach, une bibliographie, des références contemporaines, des notes et articles connexes, ainsi que des liens externes, dont le site des ARB.

Robert Brasillach, né le 31 mars 1909 à Perpignan (Pyrénées-Orientales), fusillé le 6 février 1945 au Fort de Montrouge, est un écrivain, journaliste et critique de cinéma français, surtout connu pour son activité de collaborateur pendant la Seconde Guerre mondiale.

Biographie

Après trois ans de classes préparatoires littéraires au lycée Louis-le-Grand, Robert Brasillach fut admis à l'École normale supérieure en 1928. Cette période est longuement décrite dans les premiers chapitres de *Notre avant-guerre*, livre de mémoires écrit en 1939-1940.

Il assura une chronique littéraire dans le quotidien *l'Action française* dans la première moitié des années 1930.

Auteur de l'entre-deux guerres et collaborateur durant la Seconde Guerre

mondiale, il fut, de 1937 à 1943 (entrecoupé d'une captivité en Allemagne de 1940 à 1941, suite à sa mobilisation et à la défaite française), rédacteur en chef de l'hebdomadaire *Je suis partout*, dans lequel il laissa transparaître sa haine des Juifs, du Front populaire, de la Troisième République, et son admiration du nazisme. En 1943, il est supplanté par Pierre-Antoine Cousteau, collaborateur plus militant, à la tête de l'hebdomadaire. Persuadé de la justesse de ses idées comme au premier jour, Brasillach est paradoxalement évincé à cause de sa constance : fasciste convaincu, il réclame un fascisme à la française, qui soit allié au nazisme mais qui ne soit pas un simple calque ; partisan de la victoire de l'Allemagne, il la juge de moins en moins probable et refuse de mentir en l'annonçant comme certaine, à un public qui n'y croit plus.

Procès et exécution

En septembre 1944, sa mère ayant été arrêtée, il se constitue prisonnier auprès de la Préfecture de police de Paris. Il fut emprisonné à la prison de Fresnes (actuel Val-de-Marne) et poursuivi pour intelligence avec l'ennemi. Son procès s'ouvre le 19 janvier 1945 devant la cour d'assises de la Seine. Il est condamné à mort le jour même après une délibération de vingt minutes. Sa défense avait été assurée par Jacques Isorni, lequel fut également, quelques mois plus tard, défenseur du maréchal Pétain.

Dans les jours qui suivirent, une pétition d'intellectuels renommés, parmi lesquels Paul Valéry, Paul Claudel, François Mauriac, Daniel-Rops, Albert Camus, Marcel Aymé, Jean Paulhan, Roland Dorgelès, Jean Cocteau, Colette, Arthur Honegger, Maurice de Vlaminck, Jean Anouilh, Jean-Louis Barrault, Thierry Maulnier, etc., demanda au général De Gaulle, chef du gouvernement provisoire, la grâce du condamné à mort. Le général choisit de ne pas commuer la peine prononcée, ce qui entraîna l'exécution de la sentence, le 6 février suivant, lorsque Brasillach fut fusillé au Fort de Montrouge. Robert Brasillach fut inhumé au cimetière de Charonne, dans le XXe arrondissement de Paris. Chaque année, le 6 février, le Cercle franco-hispanique organise un dépôt de gerbes sur la tombe de Robert Brasillach.

Le critique de cinéma

Brasillach est très tôt fasciné par le cinéma : de 1922 à sa mort, il rend compte avec enthousiasme de l'actualité cinématographique.

Le fruit de cette passion, outre de nombreuses chroniques dans les journaux, est son *Histoire du cinéma* publiée pour la première fois en 1935 et qui fera l'objet d'une nouvelle édition en 1943 en collaboration avec son beau-frère Maurice Bardèche. Contrairement aux critiques de l'époque, Brasillach adopte sur le cinéma un point de vue politiquement neutre, hormis quelques rajouts antisémites de circonstance en 1943. Sa soif de cinéma l'amène à fréquenter assidûment Henri Langlois au *Cercle du cinéma*. Bien qu'enthousiaste sur les classiques (Charles Chaplin, Georg Wilhelm Pabst, René Clair, Jean Renoir...) et les films hollywoodiens (John Ford, Frank Borzage, King Vidor...), il fait preuve de goûts originaux et montre une insatiable curiosité pour les cinémas étrangers. Il est ainsi le premier à parler en France du cinéma japonais et notamment de Yasujiro Ozu, Kenji Mizoguchi et Heinosuke Gosho. En prison, il travaille à la troisième édition de son *Histoire du cinéma* et prépare une adaptation de *Falstaff* qu'il espérait tourner avec Raimu.

Bousquet, Brasillach deux cas d'école

Le premier, secrétaire général de la police, maître d'ouvrage de la rafle du Vel' d'Hiv, bénéficie de la mansuétude de la Haute Cour. Le second, journaliste et écrivain collaborationniste, est condamné à mort. Et exécuté.

René Bousquet

Le procès en Haute Cour de justice, en juin 1949, de René Bousquet, l'ancien secrétaire général à la Police (avril 1942-décembre 1943) est l'un des tout derniers à avoir été évoqués devant cette juridiction.

A 36 ans, ce radical a derrière lui un passé déjà riche de haut fonctionnaire et de membre des cabinets ministériels. Ambitieux, fonceur, ces qualités l'ont fait remarquer de Pierre Laval, à la fois chef du gouvernement et ministre de l'Intérieur.

L'évocation de ce procès Bousquet ne peut pas aujourd'hui être isolée de la plainte, quarante ans plus tard, « pour crimes contre l'humanité » déposée par des associations de victimes de l'Holocauste. Son inculpation, en 1991, précédera de peu son assassinat qui a éteint l'action de la justice. Cette inculpation pourrait laisser croire aujourd'hui que n'ont

pas été recherchées en 1949 les responsabilités de l'accusé dans les déportations des juifs, principalement étrangers. Il n'en est rien : la part prise par Bousquet dans les discussions franco-allemandes en 1942 - prélude à la grande rafle des 16 et 17 juillet - a bien été évoquée. Mais il a esquivé sa responsabilité personnelle, se réfugiant derrière les consignes gouvernementales. L'accusation se limitera à consigner qu'il a servi, par son autorité, la politique de persécution raciale, en s'efforçant d'éviter le pire. Ce fait établi - de manière atténuée -, à quoi s'ajoute l'accusation de collaboration entre les polices allemande et française ; tout cela a débouché sur une condamnation qui frappe par sa légèreté. Le procureur Frette-Damicourt s'est montré modéré et la peine prononcée s'est limitée à la reconnaissance du crime d'indignité nationale. Elle portait la condamnation à la peine de cinq ans de dégradation nationale. Mieux, René Bousquet a été relevé de cette dernière peine pour faits de résistance (retours de prisonniers de guerre, libération de déportés politiques). N'avait-il pas, aussi, été arrêté par les Allemands en décembre 1943 et conduit en Allemagne ?

Divers faits peuvent expliquer cette relative mansuétude de la Haute Cour. En 1949, le temps a passé. D'autres débats ont surgi et les procès politiques ne font plus la une. On a mis en avant aussi les amitiés politiques de Bousquet, radicales surtout, qui peuvent aider à comprendre son assurance tranquille face à ses juges.

Robert Brasillach

Le 19 janvier 1945, s'ouvre devant la cour de justice de Paris, dirigé par le président Vidal, le procès du normalien et écrivain Robert Brasillach, mais c'est le journaliste avant tout qui est mis en cause. Rédacteur en chef de *Je suis partout* jusqu'à l'été 1943, il est accusé d'avoir écrit des articles défendant la collaboration la plus engagée en faveur de l'Allemagne. Sont mis en avant également sa participation à deux voyages d'écrivains outre-Rhin et sa qualité de membre du conseil d'administration de la librairie allemande Rive Gauche, boulevard Saint-Michel.

A ces titres, Robert Brasillach est poursuivi pour crime de trahison et tombe sous le coup de l'article 75 du code pénal qui instruit celui-ci en temps de guerre. Pour le commissaire

du gouvernement, Reboul, les faits, s'ils sont avérés, se suffisent à eux-mêmes et excluent toute remise en cause juridique du bien-fondé de l'accusation. Ce qui revient, en pratique, à rejeter par avance toutes les conclusions de la défense. En fait de défense, Robert Brasillach a décidé de s'en charger lui-même et n'a fait citer aucun témoin, en accord avec ses avocats Me Isorni et Me Noël. Il compte être jugé sur ses seules idées et prétend n'avoir fait que se conformer aux orientations d'un gouvernement légalement investi. Me Isorni souhaite justement s'appuyer sur le fait qu'aucun des grands responsables du régime de Vichy n'ayant encore été jugé (les procès Pétain et Laval n'auront lieu qu'à l'été et l'automne 1945), le procès de Brasillach ne peut décemment se tenir.

Robert Brasillach va, avec vigueur et à-propos, se défendre de s'être comporté autrement qu'en écrivain français et justifier la politique de collaboration au nom de la recherche du moindre mal. Il fournit par là des armes à l'accusation : par son talent et son autorité intellectuelle, Brasillach n'en est que plus responsable, ce qui exclut toute circonstance atténuante.

Dans sa plaidoirie, Me Isorni ne manque pas de produire la lettre qu'a fait parvenir François Mauriac. Il a pour lui la double auréole de l'académicien et, surtout en ce temps, celle de membre du Front national des écrivains. Mauriac met en avant la fougue de l'engagement chez un homme jeune et met en garde la cour contre la perte irréparable que serait pour l'esprit français l'extinction d'un talent aussi brillant. Pour son défenseur Jacques Isorni, l'article 75 est trop lourd pour des faits précis trop peu graves (tels les voyages en Allemagne) et l'on est en face d'un pur procès d'opinion.

Mais aux deux questions posées *in fine* par le président Vidal, la réponse est oui au terme d'une délibération de vingt minutes : oui, Brasillach est coupable « d'avoir entretenu des intelligences avec l'Allemagne [...] » ; oui, il a eu l'intention de les favoriser.

Condamné à la peine capitale, Robert Brasillach est fusillé le 6 février 1945 au fort de Montrouge. La pétition de nombreuses personnalités littéraires en sa faveur n'a pas joué auprès du général de Gaulle qui a refusé la grâce. Brasillach avait 35 ans.

<http://www.historia.presse.fr/data/mag/693/69307401.html>

A LA MEMOIRE DE BRASILLACH

Constance Burg, jeune étudiante, née dans une famille où on lit et où on aime *Présent*, a voulu rendre hommage à Brasillach dans un beau poème, intitulé *Poème vers l'au-delà*, que nous reproduisons ci-après.

« Toi Brasillach, dont j'ai lu ce soir
 « Les doux, les tristes poèmes de Fresnes.
 « Toi Brasillach, qui as gardé l'espoir,
 « Pourtant reclus dans ces sombres cachots de Fresnes.
 « Toi Brasillach, banni par les grands
 « De ce monde, d'une petite poésie je te fais don.
 « Toi Brasillach, que l'on peut appeler le Grand
 « De ce monde et de l'Autre, car pour la Vérité, tu t'es fait don.
 « Toi Brasillach, la grâce de l'Homme de France
 « T'a été refusée, à toi, possesseur de la Vérité.
 « Toi Brasillach, comblé par les grâces du Seigneur de France,
 « Il est un jour où, dans le royaume, révélée sera la vérité.
 « Toi Brasillach, dont la musique appelle au respect,
 « On entend dans la tristesse de tes vers, ta voix s'élever dans la nuit ;
 « Toi Brasillach, toi l'homme banni, prophète de Pardon et de Paix,
 « Sur cette terre lavée par ton sang, fais s'élever une colombe sans bruit.
 « Toi Brasillach, qui, par ta plume, as fait verser des larmes,
 « Fais maintenant briller dans les cœurs, des larmes d'espoir.
 « Toi Brasillach, qui, gardé par les cliquetis des armes,
 « N'as jamais oublié que ce qui fait vivre, c'est l'espoir.
 « Toi Brasillach, l'Histoire t'a oublié mais quelque chose t'a sauvé.
 « Le Guérisseur disait déjà : « Ta Foi t'a sauvé ».
 « Toi Brasillach, par l'espoir, Il t'a donné
 « La vie dans nos cœurs et, pareil à Lazare, Il t'a ressuscité. »

Présent - Mardi 7 février 2006

Le voleur d'étincelles

Un jour que je quittai le square Séverine,
 Je me mis à longer la ruelle déserte,
 Illuminant la capitale citadine,
 Mon instinct me guidant jusqu'à l'église verte.

Vous étiez sous l'humble et morne pierre grise,
 Cher Robert Brasillach, âme désenchantée,
 Tant de vos proches jetant sur moi leur emprise,
 Chaque stèle semblant de douleur habitée.

Paul Marion, sanglé dans sa claire tunique,
 Une jeune grisette au regard angoissé,
 Les deux fils de Malraux, morts de façon tragique,
 Et Lauze, le doux peintre à la tombe oubliée,

Tant d'œuvres m'appelaient, tant d'ombres inconnues,
 Que je quittai Charonne, et ses balcons en fleurs,
 Heureux d'être parmi ceux qui ont survécu,
 Des poètes meurtris aux fiancées en pleurs.

Joël Laloux, *Altair* n°129/sept. 06

Dans une ambiance Brasillach

Lumière exquise sur la rive
 Et barque voguant suer un lac...
 Le bonheur ! Qui m'aime me suive
 Dans une ambiance Brasillach...

Robert, ma jeunesse est passée
 Et bien loin l'ombre de la fac !
 Mais pour rajeunir mes idées,
 Tu as plus d'un tour dans ton sac.

Que peut raconter au vieil homme
 Aigri, et déjà mort, en somme,
 L'écrivain qui, du tac au tac,

Nous dit le bonheur accessible ?
 Il peut, par son charme indiscible,
 Eloigner l'angoisse et le trac !

J.P Hamblenne, *Altair* n°112, juin 2002

Anne Brassié : l'honneur et le bonheur chez Brasillach

RIVAROL : Anne Brassié, vous êtes présidente des "Amis de RIVAROL" mais aussi membre d'honneur de l'Association des Amis de Robert Brasillach. Qu'avez-vous pensé de *La Reine de Césarée* dans sa reprise actuelle au Théâtre du Nord-Ouest ?

Anne BRASSIÉ : C'est la seconde fois que je vois cette pièce. La première mise en scène fut celle de Jean-Laurent Cochet avec Pierre Vanneck, version elle aussi superbe. J'ai infiniment apprécié ce spectacle du Théâtre du Nord-Ouest. Les cinq personnages aiment le texte et le disent parfaitement. La mise en scène de Bernard Lefebvre, géométrique dans un espace exigu, nous permet d'imaginer une grande salle de palais romain et les costumes sont beaux. Comme souvent dans les romans de Brasillach, il y a deux couples, l'un adulte, Titus et Bérénice, et l'autre très jeune, Paulin et Phénice. Les premiers savent les turbulences de la vie, les seconds les ignorent encore. Et ce jeu de miroirs permet un échange profond. Il faut y emmener les jeunes pour les initier au théâtre. Le metteur en scène et les acteurs ont su créer la magie théâtrale.

R. : Vous êtes l'auteur de *Robert Brasillach ou encore un instant de bonheur* (Laffont 1987). Qu'avez-vous retrouvé de cette quête dans la pièce ?

A. B. : Les enfants qui ont rencontré la mort seront inquiets le reste de leur vie. Brasillach perd son père très jeune. Le bonheur familial fut de très courte durée. Tous les bonheurs à venir seront donc fragiles et l'instant de bonheur sera magnifié. A l'instar de Brasillach, ses personnages regardent le mot de bonheur comme les petits garçons une belle bille d'agate. La fragilité de ce bonheur ourle chaque ligne de son oeuvre, *La Reine de Césarée* autant que les autres textes. « Il est temps de te tourner vers le bonheur; supplie Bérénice. - Ne prononce pas ce mot non plus. Il me semble parfois avoir vécu dans une existence antérieure, et n'en avoir rapporté, comme le plongeur qui remonte tenant dans une main un caillou, que ce mot nacré, ce mot du fond des mers, le bonheur. » Mais Titus et Bérénice ne sont pas nés pour être heureux. Titus est aussi un jeune homme d'honneur qui doit renoncer au bonheur.

R. : Vous avez étudié à fond le livre de l'universitaire américaine Alice Kaplan, *Intelligence avec l'ennemi. Le procès Brasillach* (éd. Gallimard) qui propose une lecture psychanalytique de Brasillach et vous êtes à plusieurs reprises intervenue sur ou plutôt contre cet ouvrage. Pour vous, celui-ci est-il contredit ou au contraire confirmé par la pièce ?

A. B. : La lecture psychanalytique d'une oeuvre est un exercice périlleux. Il faut à la fois une connaissance objective rigoureuse, une intuition très fine et une empathie avec son sujet. Alice Kaplan, fille du procureur de Nuremberg, continue le travail de son père, ce qui n'est guère littéraire ! *La Nuit de Tolède* de *Comme le temps passe*, le chant d'amour de la Reine de Césarée inspiré du *Cantique des Cantiques* révèlent un bonheur d'aimer bien réel et bien charnel. Ceux qui en ont connu le feu le reconnaissent. Brasillach a aimé une femme plus âgée que lui dont il s'est séparé. Léonard Cohen à qui l'on demandait pourquoi ses chansons d'amour étaient aussi tristes répondit: « Nous avons tous le sentiment profond que l'amour est imparfait. Les chansons sont l'écho idéal de cette impression d'inaccomplissement - Mais qu'y a-t-il de si triste dans l'amour ? - Pour être honnête, c'est que nous n'aimons pas assez. Pas assez longtemps, pas assez profondément et rarement simultanément. Cette épingle dans le coeur de chacun nous oblige à chanter, à faire la guerre, à prier... » Je trouve très profonde et très exacte cette justification de la poésie et de la littérature.

R. : Comment situez-vous le Brasillach dramaturge par rapport à ses autres aspects littéraires ?

A. B. : Le dramaturge en Brasillach n'a pas eu le temps de s'exprimer. Mais il montre les mêmes qualités que l'essayiste, le mémorialiste, le poète et le romancier : la vérité psychologique, la profondeur et la légèreté emmêlées... Pleines de souvenirs littéraires... On retrouve le chant de Giraudoux et celui de Péguy. Malgré lui, malgré elle, Titus et Bérénice vont se séparer mais cette tragédie, les personnages la jouent devant nous le sourire aux lèvres. Il faut faire bonne figure au destin...

Propos recueillis par Fabrice Vidalin, Rivarol, 27 mai 2005

COLETTE c'est l'écrivaine (il lui arrivait de se désigner ironiquement ainsi) qui s'est fait un nom de plume avec son nom patronymique, lequel ressemblait à un prénom. Car elle était la fille de Jules Colette, un officier de carrière dont elle a beaucoup moins parlé que sa mère qui se prénommaient Sidonie, comme elle, et qui est passée à la postérité sous le diminutif de Sido.

L'occasion de parler de Colette est fournie par le calendrier, car elle est morte, il y a cinquante ans, le 3 août 1954, l'année même où Françoise Sagan, qui vient de mourir, surgissait, timide et retirée mais politiquement avancée (voir le récent article de Jean Cochet) sur l'horizon littéraire.

Sagan valait-elle Colette et Colette valait-elle George Sand qui, à son tour, éclipsa madame de Staël, déjà morte quand *Indiana* fut publié ? C'est une question pour candidat bachelier, où il faut en réponse du pour et du contre.

Il y a en tout cas un trait de ressemblance entre ces quatre dames, c'est qu'elles avaient épousé de vieux maris ou du moins des maris plus âgés qu'elles. Le baron de Staël avait seize ans de plus que la baronne, mais il eut l'élégance de mourir assez vite, en 1802, l'année où elle publia *Delphine*. Le baron Dudevant n'avait que neuf ans de plus que celle qui devint George Sand, mais il vécut presque aussi longtemps qu'elle. Henri Gauthier-Villars, dit Willy, avait quinze ans de plus que Colette, et elle resta treize ans sous sa coupe. Guy Schoeller, que Françoise Sagan épousa en mars 1958, était son aîné de vingt ans, mais le mariage ne dura qu'un peu plus d'une année. Il serait cependant exagéré de déduire de ces circonstances que pour réussir en littérature, les femmes doivent d'abord convoler en justes noces avec de vieux maris et pour elles prendre la plume est une manière de prendre la porte. Il fallut aussi aux dames en question, pour réussir dans l'opinion, une certaine manière de la bousculer et encore, bien entendu, du talent ou du génie, comme on voudra dire.

La dame de Nohant, penchée sur son Berry, diffère par bien des côtés de la dame de Saint-Sauveur-en-Puisaye, penchée sur sa Bourgogne et sur le monde de son pays natal, dont elle écrivit un jour humblement qu'elle avait « cessé d'être digne ».

En tout cas, là où George Sand n'a cessé de déifier l'amour, tout en accumulant les malheurs sentimentaux, Colette plus résignée ou plus réaliste a écrit dans *La Naissance du Jour* : « L'amour, ce n'est pas un sentiment honorable. » Robert Brasillach, rappelant ce mot, dans *L'Action française* en décembre 1937, s'interrogeait : « Peut-être cette parole amère est-elle au fond des oeuvres de Mme Colette. » Il croyait en tout cas que la complexité et l'amertume, qu'on trouvait partout dans son oeuvre, étaient celles de la vie même « à laquelle nul écrivain n'a tendu un plus exact miroir ».

L'admiration, jamais déçue, de Robert Brasillach pour Colette remonte à ses premières lectures. Alors qu'il est lycéen, parmi les livres qu'il dévore en vacances, il y a ceux de Colette et il en apprend des pages par coeur. Trois des chroniques qu'il donne en 1926 à *La Tribune de l'Yonne* sont consacrées à Colette. Commentant *Le Blé en herbe* il en écrit : « Je ne dirai pas que c'est un chef-d'oeuvre de Colette, c'est ce que je pense chaque fois que je lis un livre d'elle. » Arrivé à Paris, pour préparer Normale au lycée Louis-le-Grand, il lui rend visite ; elle le reçoit cordialement, mais le voyant myope, lui recommande de ne pas s'asseoir sur ses chats. Physiquement, elle le déçoit ; il ne trouve pas en elle la Claudine qui l'a fait rêver et il l'écrit à Maurice Bardèche : « Il est vrai qu'elle est grosse, sans grâce aucune, et surtout trop lourde. Quand elle marche, elle est désastreuse. » Mais ce regard sévère sur la dame n'atténue pas son admiration pour l'écrivain.

Collioure et Saint-Sauveur

Quand il publie, après *Présence de Virgile*, *Le Voleur d'étincelles*, *L'Enfant de la nuit*, un livre de critiques littéraires sous le titre *Portraits*, il place Colette en tête de ses écrivains préférés, au même degré que Maurras ou que Barrès. Le très beau début du texte qu'il lui consacre est la reprise d'une chronique de *L'Action française*, qu'il avait écrite à Collioure, en plein été, au bord de sa mer

préférée, sur cette plage dont il disait qu'elle était « vers toute sagesse charnelle (...) le premier intercesseur » et ainsi vers la sagesse de celle dont il va parler.

Il connaît et reconnaît certes toute la différence qu'il y a entre Collioure et Saint-Sauveur, le village, « sous ses nuages bourguignons », dont Colette a tiré la sagesse qu'elle nous enseigne. Mais Robert Brasillach regrette aussitôt ce mot d'enseigner qu'il vient d'employer : « Il risque de travestir en professeur de morale un des rares écrivains qui n'ait pas cédé au travers romantique du sermon. » Voilà en effet une différence, justement marquée, entre elle et George Sand qui ne pouvait s'empêcher de prêcher au moment même où elle soutenait le contraire et dont on peut dire que toutes les héroïnes, d'une manière ou d'une autre, sont des porteuses de pancartes. Colette ne sermonne pas, ni directement ni par le truchement de ses personnages : « Elle n'a voulu parler, dit Brasillach, que de ce qu'elle aimait, tout simplement. Elle aurait parlé de la plage si elle avait connu la plage. Songez à tout ce qu'elle nous aida à connaître, à toutes les joies sensuelles qu'elle nous a accordées. Elle a nommé les objets et les bêtes, comme Adam dans le premier jardin. Qu'y avait-il de plus beau que de parler de son jardin à elle, des bois de Montigny, des bêtes, du premier feu et des courses dans les allées par un froid matin ? »

Une sagesse venue de l'enfance

C'est que la sagesse de Colette, Brasillach le voit bien, lui vient de son enfance et de souvenirs de ce temps-là qui n'ont jamais cessé d'habiter en elle, comme Collioure et les souvenirs des premières années n'ont cessé d'habiter en lui. C'est un trait qui les rapproche et il dira de son enfance à elle, comme il aurait pu dire de son enfance à lui, qu'elle était pour elle et pour lui le « premier intercesseur » des pages qu'ils nous ont données pour notre plaisir.

Colette devait-elle un peu ou beaucoup de son talent à Willy, son vieux mari ? C'est une question que Robert Brasillach examine dans le texte qu'il lui consacre dans *Les Quatre Jedis*. Celle-ci, après la mort de Willy, en 1931, avait publié un livre, *Mes apprentissages*, où elle ouvrait une fenêtre sur ses treize années de vie conjugale et de travail de « nègre » (faudrait-il dire de « négresse » ?) sous la direction de son mari. « Je ne crois pas, disait Brasillach, qu'elle ait rien publié de si objectif et où, même, elle soit plus absente que ce recueil de souvenirs », et il expliquait : « Il y a une décence supérieure à la décence, ou plutôt il y a une décence de l'âme qui se refuse à livrer ses vrais secrets. »

« L'extraordinaire » Willy

Cela n'empêche pas de découvrir, en marge de Colette, ce qu'était Willy, « un homme véritablement extraordinaire. Jamais sans doute la phobie d'écrire n'avait été poussée aussi loin chez un être dont la fonction sociale était d'écrire ». Le détail de sa manière d'utiliser les nègres nous est ainsi plaisamment fourni. Willy avait l'idée d'un roman et la donnait à un premier nègre qui, sur le sujet, écrivait cinquante pages « qui, sous la plume d'un second « nègre », en devenaient deux cents ; un troisième ajoutait certains éléments nécessaires à la vente, ornait, corrigeait, un quatrième un cinquième, s'il le fallait, poussaient l'œuvre à la perfection. Même pour écrire une chronique de cinquante lignes, Willy noircissait des pages de recommandations et de préceptes à l'usage d'un malheureux qui avait certainement beaucoup moins de talent que lui ».

Ce n'était pas le cas du « nègre » nommé Colette, qui avait certainement plus de talent que Willy. Elle lui devait en tout cas de l'avoir poussée et même contrainte à écrire des *Claudine* sous un nom qui n'était pas le sien. Mais sans lui, aurait-elle eu l'audace d'écrire ? C'est une question à laquelle, observe Robert Brasillach, elle ne répond pas dans *Mes apprentissages* qui sont pourtant des confessions. Et il admire cela aussi : « Se taire sur soi-même, tel est l'enseignement le plus rare. (...) C'est pourquoi j'aime tant ces pages sévères, écrites à la gloire du silence. »

Un mot meilleur « meilleur que meilleur »

C'est par là, en effet, par cette réserve, par cette pudeur, que le talent de Colette se dépouille et atteint à l'art classique, qui néglige de montrer pour seulement dire et quelquefois de dire pour seulement suggérer.

Les nombreuses citations de Colette qu'on trouve dans les textes de Brasillach font une excellente anthologie qui montre en même temps que le goût du critique l'art d'un écrivain qui ne cessa de se perfectionner.

Sur la fin, rendue immobile par la maladie et ne pouvant voir de ses fenêtres que les jardins du Palais-Royal, qui ne valaient pas le jardin de Saint-Sauveur-en-Puisaye, elle continuait le dur métier de la plume et disait : « Je ne sais pas encore quand je réussirai à ne pas écrire, l'obsession, l'obligation sont vieilles d'un demi-siècle... Un esprit fatigué continue au fond de moi sa recherche de gourmet, veut un mot meilleur et meilleur que meilleur. »

Mais alors Robert Brasillach ne pouvait plus parler d'elle. Son regard s'était éteint et sa plume avait été brisée au matin du 6 février 1945.

Georges-Paul Wagner, *Présent*, 9 octobre 2004

« CEUX QUI MAINTIENNENT »

TOUT amour engage, l'amour de la littérature aussi, bien sûr. Les associations d'amis d'écrivains sont un bel exemple du culte rendu aux écrivains. Trois d'entre elles, que je connais bien depuis longtemps, sont dirigées par des hommes que l'on doit admirer : Marc Laudelout, infatigable animateur du Bulletin célinien, à Bruxelles, Pascal Junod pour l'Association des amis de Robert Brasillach, à Genève, et André Boscher pour Présence de La Varende, à Tilly-sur-Seulles. Depuis des décennies, ils traquent le moindre inédit, le publient dans des cahiers somptueux et réunissent chaque année les lecteurs les plus fervents de ces écrivains. L'un vient de publier un dictionnaire de l'œuvre de Robert Brasillach et l'autre un récit de voyage de La Varende en Hollande en 1940. La mode des dictionnaires rencontre un certain succès. Il veut le Bréviaire nietzschéen de Pierre Maugué, Le Dictionnaire Céline chez Plon, de Philippe Aimeras, celui de Joseph de Maistre de Gélase Bausau. Le Dictionnaire de l'œuvre de Brasillach a été rédigé par un universitaire française, Cécile Dugas. Sous chaque lettre de l'alphabet - A, comme absence, allure ou anarchie - sont regroupées des citations de l'auteur choisies dans l'ensemble de son œuvre. Cécile Dugas annonce avec justesse un Brasillach total où ne manquent ni le romancier, ni le poète, ni le dramaturge, ni le critique littéraire, ni le mémorialiste, ni l'épistolier ni le journaliste politique. Les citations ainsi regroupées révèlent encore plus clairement ce que nous savions déjà mais que d'autres tardent à comprendre ou plutôt ne veulent pas comprendre. Brasillach est contre le bolchevisme : « parce que c'est la mort totale ». Il choisit le fascisme « immense et rouge » parce que les démocraties de son temps sont trop décevantes. Il reproche à l'Eglise sa collusion avec l'esprit démocratique quand ce n'est pas avec le communisme. Il s'indigne du silence de l'épiscopat français au sujet de Katyn : « L'Eglise manque d'hommes. » Tristement prémonitoire... Apparaissent clairement son amour de la poésie et ses dons de poète ; des poèmes émaillent le texte dont ces vers qui nous concernent tous :

« Le temps est court à qui veut vivre,
« La cendre a éteint le tison,
« Et l'herbe est morte sous le givre. »

Son amour de la littérature était sans œillères : le prix Renaudot de cette année, la défunte Irène Némirovsky, était par exemple célébré par lui dès ses premières parutions avant-guerre. Ce dictionnaire d'une œuvre permet aussi une approche très nuancée sur un même thème. Ainsi la société s'apparente dans l'esprit de Brasillach à la communion des saints. Nous sommes en 1933 et il trouve qu'un personnage du roman d'Alphonse de Chateaubriand « manque un peu trop de cette notion de l'effort en commun, sans lequel il n'est pas de société, ni d'humanité, notion qui est bien identique, sous une forme plus sublime à la communion des saints... » Le 16 novembre 1944, la même société est devenue un amas d'immondices. « J'attends sans impatience le moment de comparaître devant des juges

à qui je dénie tout droit à me juger, et d'ailleurs à juger qui que ce soit, fût-ce le plus simple escarpe. Ces gens sont déshonorés à tout jamais. J'aime mieux les jurés pauvres bougres communistes honnêtement persuadés que j'ai fait brûler leurs maisons et torturer les leurs. Car je n'aime pas beaucoup non plus les sectaires et les abrutis. Alors me voilà bien loti. Il ne me restera plus comme ressource que de regarder avec quelque dignité cet amas d'immondices variées qu'on appelle la société. » C'est bien un Brasillach encyclopédique qui nous est présenté où les romans policiers, le théâtre voisinent avec la politique, la philosophie et la religion. Passionnant.

De Jean de La Varende fut publié un récit de voyage dans les Nouvelles Littéraires, périodique fondé et dirigé par Frédéric Lefèvre. La guerre de Troie aura Heu, comme je l'ai écrit dans la préface ; Jean de La Varende le sait mais il accepte cette tournée de conférences, en avril 1940, dans une Hollande où l'attend un public de lettrés francophiles. Ces derniers mois ont été rudes. La déclaration de guerre, l'invasion de la Pologne et la mort de sa femme, cela fait beaucoup pour le même homme. Durant ce voyage il a « trop senti la menace énervante de la guerre ». Qui achètera les fleurs cette année ? Seront-ils suffisamment protégés, ces villes et ces ports, les musées précieux, les digues patiemment construites ? Reviendront-ils, ces jeunes soldats rencontrés dans le train de retour, laissant leurs femmes en pleurs sur le quai ?

Jean de La Varende était un écrivain épris d'art et son récit est un lent voyage dans les paysages de Rembrandt, de Vermeer et de Van de Velde. Il voit et file ses métaphores comme un cinéaste :

« C'est à Groningue que je me serai vraiment mesuré avec la traditionnelle propreté hollandaise. Dans un bégainage. La salle, qu'il faut traverser, scintille comme l'intérieur d'une pierre précieuse. Tout ce qui peut briller le fait à plein. Les façences s'en donnent ; les cuivres vous menacent de votre reflet jauni et déformé. Le parquet, ah l'on prend sa terreur, le vertige des miroirs, l'agoraphobie des glissades ! On a dû travailler toute la nuit. Non, c'est comme ça tous les jours. Sans la propreté, la Hollande eût péri. Elle vivra. »

Ce très joli texte est illustré par Maïté Geiger dont la finesse de trait et le don poétique auraient comblé le regard du Maître du Chamblac comme ils comblent le nôtre.

Brasillach en toutes lettres, Tome 1 et 2, Cahier (46/47 et 48/49) des Amis de Robert Brasillach. Les deux volumes, 825 pages, 60€ port compris. ARB Case postale 3763, CH-1211 Genève 3 ou « brasillach@europae.ch »

Hollande, par Jean de La Varende, 127 pages, 19€ franco. Editions Antée, 16 rue Jean de La Varende 14250 Tilly sur Seules.

Bréviaire Nietzscheen, Pierre Maugué, 285 pages, 20€. Editions du Rocher. Joseph de Maistre.

De A comme Anglicanisme à V comme Voltaire, textes recueillis par G. Bausau. 295 pages, 23€. Ed. Dominique Martin Morin

Rivarol - 3 décembre 2004

ECHO DE PRESSE

Peter Handke divise la scène

[...] Derrière Peter Handke et ses prises de position insoutenables aux yeux de beaucoup, d'autres spectres, bien sûr. Louis-Ferdinand Céline, par exemple. L'auteur du *Voyage au bout de la nuit* a commis des pamphlets antisémites d'une violence hallucinante. Ou encore le flamboyant **Robert Brasillach**, fusillé en 1945 pour avoir servi la collaboration. Qui aurait osé monter à la fin des années 40 *L'Eglise*, unique pièce de Céline ? Bref, Handke ferait partie de cette lignée d'écrivains légitimant au fil de leur plume des actes criminels. Bruno Bayen a traduit en français *Voyage sonore* ou *L'Art de la question*. Il devait monter cette pièce à la Comédie-Française en février 2007. Et il réfute un tel parallèle. « Handke n'a rien à voir avec Céline, explique-t-il au *Temps*. Céline a écrit des textes antisémites. Dans le cas de Handke, ses censeurs lui reprochent une attitude : un voyage en Serbie récemment. Moi qui le connais depuis longtemps, je ne l'ai jamais entendu justifier les massacres de Srebrenica. Il a un mérite : il fait voler en éclats un certain conformisme de pensée. Il y a des gens qui font métier de désigner ce qui est bon et ce qui est mauvais. Cela nous dispense de faire notre travail. Handke nous invite à tout reconsidérer. » [...]

Alexandre Demidoff, *Le Temps*, mai 2006

SERVICE - LIBRAIRIE

Commandes : ARB, CP 3763, CH-1211 Genève 3.
Membres : envoi avec facture. Non membres : règlement sur facture proforma Occasions, une facture vous parviendra si l'ouvrage est encore disponible. Frais de port en sus.

Une mise à jour du service librairie peut être consultée sur notre site www.brasillach.org

CHF/EUR

CAHIERS DES ARB

N°s 1, 2, 3, 13, 24 et 29	Epuisés
N° 1 (réédition 2000)	25.-/16.-
N° 4, 11/12 : Hommages à Brasillach (le n°)	50.-/32.-
N° 5 à 39 (sauf nos épuisés, le n°)	25.-/16.-
N° 40 : 50 ans après : spécial hommages	30.-/20.-
N° 41 : Notre Avant-Guerre ; Hommage à Isorni	35.-/22.-
N° 42 : La Conquérante, Histoire du Cinéma	30.-/20.-
N° 43 : Les Quatre Jeudis	25.-/16.-
N°s 44/45 : Le sang d'un poète	50.-/32.-
N°s 46/47 et 48/49 : Robert Brasillach en toutes lettres 1 ^{ère} et 2 ^{ème} parties (env. 900 pages)	90.-/60.-

LIVRE ET REVUES

Robert Brasillach ou encore un instant de bonheur Anne BRASSIE, ARB 2006, 421 p., photos Brasillach , coll. Qui suis-je ? Ph. D'HUGUES Pardes, 2005, 130 pages, photos	40.-/27.- 20.-/12.-
Anthologie de la poésie grecque R. BRASILLACH. Stock, 1991, 512 pages	25.-/16.-
Vingt lettres de Robert Brasillach Lettres inédites, dont une en fac simile, avant-propos de M. BARDECHE. ARB, numéroté luxe	20.-/13.-
Morceaux choisis de Robert Brasillach Textes rassemblés et présentés par M.-M. MARTIN. P. Cailler, 1949, 398 pages	40.-/25.-
Robert Brasillach écrivain . B. GEORGES. SPL 1992, 75 ph., 96 p., 23x29 cm	75.-/50.-
Fulgur . Brasillach, Maulnier, Vaillant, roman paru en feuilleton en 1927. Julliard, 1992, 370 pages.	40.-/25.-
La Mystique du Fascisme dans l'œuvre de Robert Brasillach . P. TAME. NEL, 464 pages	50.-/32.-
Brasillach . J. MADIRAN. NEL, 1985, 258 p.,	30.-/20.-
Je suis partout 1930-1944 . P.M. DIOUDONNAT. La Table Ronde, 1987, 472 pages	50.-/32.-
Corneille . R. BRASILLACH. Fayard, 1959, 356 p., relié, ill.	30.-/20.-
En marge de Daphnis et Chloé. La journée des absents . R. BRASILLACH. Altail, 1983	10.-/6.-
Trente-cinq poètes chantent Robert Brasillach Altail, 1984, 82 pages	12.-/8.-
La Mort en face . COLLECTIF. F.B., 1993, richement illustré, 160 pages	45.-/30.-
Guide des citations de l'Homme de Droite F. BERGERON. 1991, 176 pages	18.-/12.-
Enquête sur l'Histoire (revue dirigée par D. Venner) N°6 : L'Age d'Or de la Droite	12.-/8.-
N°10 : Les écrivains et la Collaboration 1940-1945	12.-/8.-
Léon Degrelle et l'avenir de « REX » R. BRASILLACH. Le Jeune Européen, 1994, 87 p.	20.-/13.-
A Fresnes au temps de Robert Brasillach F. BRIGNEAU, mes derniers cahiers	
1. La nuit du 16 octobre 1944. 70 pages	18.-/12.-
2. Un rude hiver. 1994, 70 pages	18.-/12.-
3. Le procès, la mise à mort	18.-/12.-
Brasillach... le maudit . P. PELLISSIER, Denoël, 1989, 454 p., relié, cahier photos	45.-/30.-
Brasillach, l'illusion fasciste P. LOUVRIER. Perrin, 1989, 280 pages	38.-/22.-

Notre Avant-Guerre . R. BRASILLACH. Le livre de poche, 1992, 448 pages	14.-/10.-
Poèmes de Fresnes . R. BRASILLACH. La Table Ronde, 1992, 80 pages	24.-/15.-
Poèmes 1944 . R. BRASILLACH Nouveau Siècle, 1997, 50 pages	20.-/13.-
Le Voleur d'étincelles . R. BRASILLACH. Godefroy de Bouillon, 1995, 160 p.	28.-/18.-
Histoire de la Guerre d'Espagne . R. BRASILLACH, M. BARDECHE. G. de Bouillon, 1995, 151 p.	50.-/32.-
Le Marchand d'oiseaux . R. BRASILLACH. G. de Bouillon, 1995, 151 pages	28.-/18.-
Les Sept Couleurs . R. BRASILLACH. G. de Bouillon, 1995, 189 pages	28.-/18.-
Bérénice . R. BRASILLACH. G. de Bouillon, 1995, 127 pages	26.-/17.-
La Conquérante . R. BRASILLACH. G. de Bouillon, 1997, 296 pages	45.-/30.-
Le romantisme de la jeunesse chez Robert Brasillach G. GUITARD-AUVISTE. 12 pages, fac-simile d'un article paru dans <i>Ecrits de Paris</i> , février 1969	6.-/4.-
L'œuf de Christophe Colomb M. BARDECHE. Déterna, 2002, 177 pages	30.-/20.-
Entre Céline Brasillach . H. POULAIN. Le Bulletin Célinien, 2003, 107 pages	20.-/30.-
Relectures Robert Brasillach . Articles à Je Suis Partout et <i>Révolution nationale</i> . Irminsul, 2002, 346 p.	30.-/20.-
Céline, Drieu, Brasillach et la tentation fasciste T. KUNNAS. L'Homme libre, 2005, 313 pages	30.-/20.-

OCCASIONS

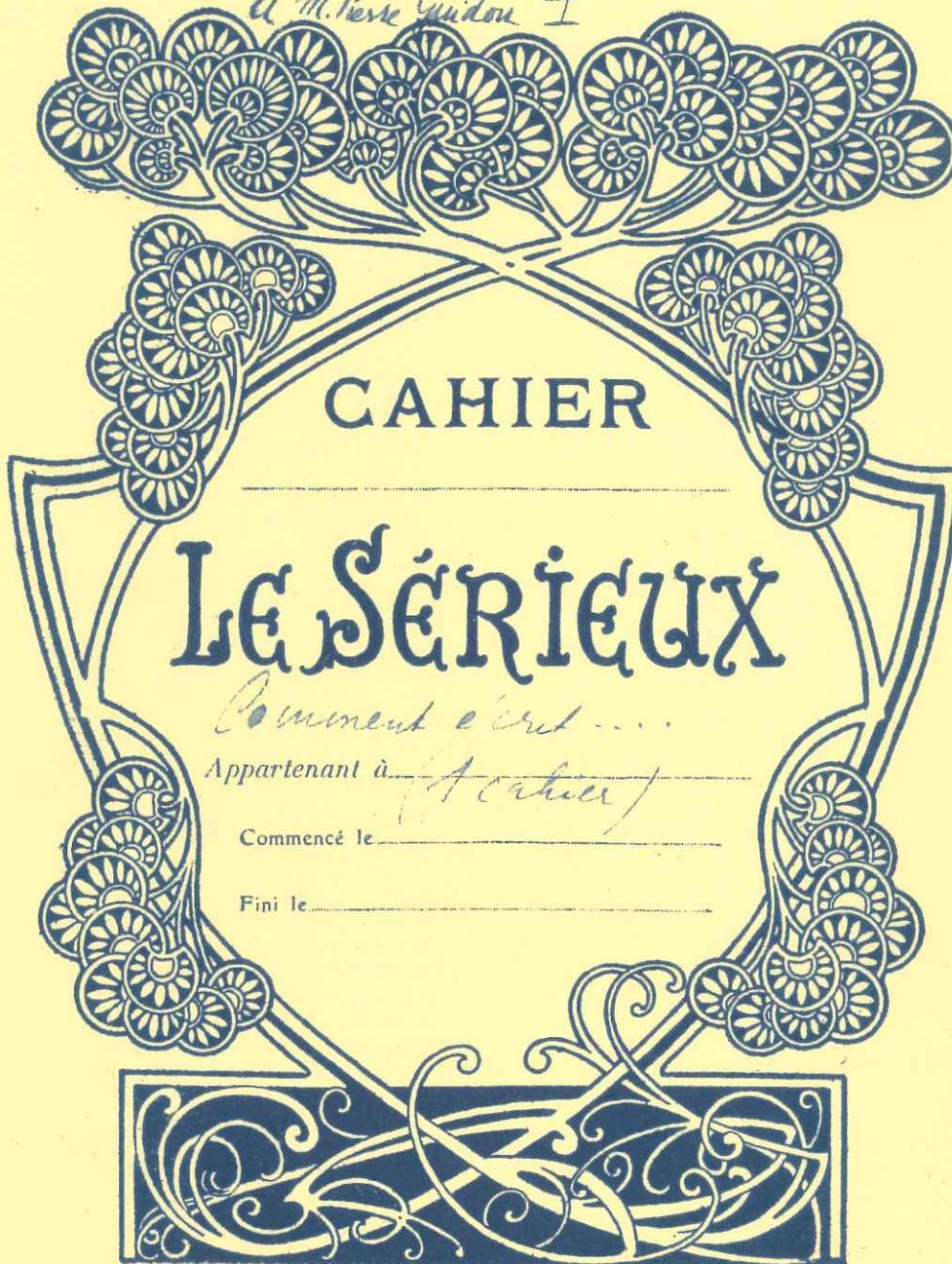
Cahiers ARB nos 1,2,3,13,24 et 29 (le n°)	100.-/60.-
Bérénice . BRASILLACH. Les Sept Couleurs, 1954, 177 pages	60.-/40.-
Bérénice in programme des arènes d'Avenches Fascicule vendu les 25, 27 et 28 juillet 1957 lorsque la tragédie fut jouée dans les arènes	15.-/10.-
Robert Brasillach critique littéraire (nté 638) G. STHÈME de JUBECOURT. 1972, 274 pages	20.-/13.-
Le Marchand d'oiseaux R. BRASILLACH. Plon, 1936, 253 pages	20.-/13.-
Anthologie de la poésie grecque R. BRASILLACH. Stock, 1991, 508 pages	25.-/16.-
Les Quatre jeudis . R. BRASILLACH. Les Sept couleurs, 1951, 487 pages	25.-/16.-
La Chronique littéraire de RB dans le Petit Parisien G. STHÈME de JUBECOURT. La Pensée Universelle, 1985, 251 pages.	20.-/13.-
Le Procès de Robert Brasillach J. ISORNI. Flammarion, 1946, 217 pages	20.-/13.-
Domrémy . R. BRASILLACH. Les Sept couleurs, 1961, 261 pages	30.-/20.-
Les Captifs (roman inachevé inédit) R. BRASILLACH. Plon, 1974, 281 pages	30.-/20.-
Le Marchand d'oiseaux R. BRASILLACH. Plon, 1936, 251 pages	20.-/13.-

DIVERS

Lo-Cicero chante Brasillach , cassette	25.-/16.-
Carte postale, portrait de R. Brasillach	1,50/1.-
Séigraphie, portrait de Brasillach, 20x27cm	12.-/8.-
Il s'appelait Robert - Le 6 février place de la Concorde Vidécassette. Reconquête, 1995, 25 min.	25.-/16.-
Portrait de R. Brasillach sur badge 3cm	6.-/4.-
Le Docteur Merlin chante Robert Brasillach . CD : Mon pays me fait mal ; Aux morts de février ; Le Camarade ; Bijoux ; Le Jugement des Juges	25.-/16.-



A M. Perse Guidou I



CAHIER

LE SÉRIEUX

Comment écrit ...

Appartenant à *(Le cahier)*

Commencé le _____

Finis le _____